

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 AVRIL 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Lettre d'Europe, par Paul-Emile Duhamel. — Lettre d'une Parisienne, par Jeanne d'Issalat. — Notre-Dame de Chicago, par J. S. E. — Poésie : Inconstance de l'homme, par G. Beaulieu. — La Mafia, par Henri Roublaud. — Choses du passé, par E. Z. Massicotte. — Poésie : Le vieux nid d'oiseau, par Marie-Louise. — Pages de la vingtième année, par Hermance. — Le Quatuor Albani d'Ottawa, par Ed. Aubé. — Deux braves, par Charles Schreiber. — Choses et autres. — Nouvelle : Un grain, par George Pradel. — Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par George Pradel.

GRAVURES : Le quatuor Albani d'Ottawa : Portraits de MM. L. P. Dorval, Ls Gauthier, N. Mathé, Edm. Gauthier. — Vue de l'église Notre-Dame, de Chicago. — Portraits : Le col. G. R. Davis ; T. W. Palmer. — Beaux-Arts : Deux braves.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, M. Damase Rodrigue, No 1636, rue St-Jacques, Sainte-Catherine, a été l'heureux gagnant du lot de \$50 00 ; M. Joséphat Bélanger, 25, rue Bourget, Saint-Henri de Montréal, a réclamé la prime de \$10 00.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.

ENTRE-NOUS.



Il y a quelques temps, deux ou trois mois, si j'ai bonne mémoire, vous avez probablement lu comme moi une dépêche annonçant que M. Paul Letondal, professeur de musique bien connu de Montréal, venait de subir l'opération de la cataracte, et qu'après avoir passé cinquante ans dans les ténèbres, il voyait comme vous et moi.

Je savais qu'un autre Montréalais, un des fils de l'honorable Louis Beaubien, avait recouvré la vue de la même manière, et l'on m'avait même dit que c'était sur les instances de ce dernier que M. Letondal avait consenti à se faire opérer.

Chaque fois que j'entends parler d'un cas semblable, je ne puis m'empêcher de penser aux aveugles en général, aux regrets qu'ils doivent éprouver de ne pas jouir du sens de la vue, à la vie à laquelle ils sont condamnés et à la joie qu'ils doivent éprouver quand le voile se déchire et qu'ils peuvent admirer, pour la première fois, le soleil, les arbres verts, les fleurs, et surtout, surtout, les traits de ceux qu'ils aiment.

C'est un sentiment assez naturel chez nous et qui, cependant, n'est pas tout à fait juste, car nous n'en raisonnons qu'à notre point de vue, et nous ne nous mettons pas, nous ne pouvons nous mettre dans la situation où se trouvent ceux qui ignorent la valeur d'un bien dont nous jouissons seuls, nous, clairvoyants.

La nouvelle n'est malheureusement pas exacte, jusqu'à présent du moins, et tout ce que j'ai pu savoir, c'est que M. Letondal, quoique ayant déjà subi une opération, ne peut pas encore voir la Patti, l'Albani, et autres artistes qu'il a entendues et qu'il a admirées.

Il paraît que son cas de cécité est compliqué. Du reste, on dit aussi qu'il ne tient pas trop à voir :

— A quoi bon changer ma vie, disait-il un jour, depuis cinquante-cinq ans je suis habitué à l'obscurité, j'ai mes habitudes, ma manière de voir ; pourquoi troquer mes idées contre des désillusions, peut-être ?

Pensée plus profonde qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord !

* * * Que doit donc éprouver l'aveugle qui voit tout à coup ? quel travail s'opère dans son cerveau ? quelle stupeur ou quelle joie ? quel coup de théâtre personnel, limité, mais surtout quel choc étrange !

Le chirurgien anglais Cheselden nous a laissé un rapport très détaillé sur un jeune garçon de treize ans, qui était venu au monde avec la cataracte et qu'il opéra très heureusement :

" Dans les premiers jours, dit-il, cet enfant s'imaginait que tout ce qu'il voyait était en contact avec ses yeux. Il ne discernait aucun objet d'un autre, quelque différentes que fussent les formes.

" Lorsqu'on lui présentait les objets qu'il connaissait auparavant par le toucher, il les considérait avec attention pour les reconnaître une autre fois, mais bientôt il oubliait tout, ayant trop de choses à retenir.

" Il était fort étonné de ne pas trouver plus belles que les autres les personnes qu'il avait aimées le plus.

Il fut longtemps sans reconnaître que les tableaux représentaient des corps solides, il les regardait comme des plans différemment colorés ; mais lorsqu'il fut dérompé et qu'en y portant la main, il demanda si c'était la main ou la vue qui le trompait. Il était surpris qu'on put faire tenir dans un petit espace la peinture d'un objet plus grand que cet espace, par exemple un visage dans une miniature, et cela lui paraissait aussi impossible que de faire tenir un boisseau dans une pinte....

" Avant qu'on lui eût rendu la vue, il n'était pas fort pressé d'acquiescer ce nouveau sens ; il ne connaissait pas ce qui lui manquait, et sentait même qu'il avait, à certains égards, des avantages sur les autres hommes ; mais à peine commença-t-il à voir distinctement, qu'il fut transporté de joie."

M. Grant, autre chirurgien anglais, a raconté presque en ces termes les premières impressions d'un aveugle de vingt ans, à qui il avait fait la même opération.

" Lorsque ses yeux furent frappés des premiers rayons de la lumière, on aperçut sur son visage l'expression d'un ravissement extraordinaire.

" Pendant que cette scène se passait sa mère ne put retenir ses transports de joie ; elle courut à lui les bras ouverts, en s'écriant : " Mon fils, mon cher enfant ! " Le jeune homme reconnaît sa mère à la voix ; la parole lui manque, il ne peut proférer que ces mots : " Est-ce vous ? est-ce ma mère ? " et il s'évanouit.

" Il y avait dans l'appartement une jeune fille avec laquelle il avait été élevé, qu'il aimait tendrement et dont il était aimé. Le voyant sans connaissance, elle laisse échapper un cri de douleur, qui sembla rappeler le jeune homme à la vie. Il entendit la voix de sa bien aimée, ouvrit les yeux, et, après quelques moments de silence, il s'écria :

" — Qu'est-ce donc que l'on m'a fait, où m'a-t-on transporté ? Ce que je sens autour de moi, est-ce la lumière dont on m'a si souvent parlé. Le sen-

timent nouveau que j'éprouve est-il celui de la vie ?... Toutes les fois que vous dites que vous êtes bien aise de vous voir l'un l'autre, êtes-vous aussi heureux que je le suis en ce moment ? "

Les deux petits récits que je viens de citer donnent une légère idée de ce qui se passe dans le cerveau des nouveaux clairvoyants, mais ils sont bien pâles pour exprimer tout le bouleversement des sensations, des sentiments et des illusions.

* * * Un aveugle de naissance, M. Edgard Guilbeau, vient de faire paraître un volume, *Chants et légendes de l'aveugle* qui a attiré l'attention publique en France.

L'auteur déclare d'abord, dans la préface, que la poésie " étant une des manifestations de la pensée, surtout du sentiment, doit être, quoiqu'on en ait dit, accessible à l'aveugle ".

Les attraites ne sont pas confinés aux couleurs. Ne peut-on sans les yeux savourer mille fleurs ? Le champ à des parfums, l'oiseau des mélodies, Le roseau des soupirs, la mer des harmonies ; Tout chante sur la terre, et le flot et le nid ; On peut sans voir le ciel rêver à l'infini.

Mais, direz-vous, des vers sans couleurs ou plutôt sans images empruntées à la nature que nous voyons, doivent être bien pâles ; c'est une erreur, car, s'il renonce aux " horizons d'opale ", aux " roses purpurines " et aux " ruisseaux argentés ", M. Guilbeau est bien poète, quand même, comme vous pourrez en juger par la charmante déclaration qui suit :

Ma douleur en est bien profonde :
Je ne puis distinguer, ni voir
Si vous avez des cils de blonde
Ou bien si vous avez l'œil noir ;
Pourtant sans savoir par moi-même,
S'il est doux, timide ou moqueur,
Cet œil, ou noir, ou bleu, je l'aime !
Puisse-t-il diviser mon cœur !

Peut-être avez-vous une oreille
Au fin et délicat contour,
Peut-être e-t-elle une merveille,
Avec sa boucle pour atour,
Qu'importe qu'elle soit jolie !
Elle aurait pour moi des attraites
Même étant laide, mais remplie
De soupirs murmurés de près.

LETTRE D'EUROPE

Paris, 30 mars 1891.

Mon cher R.....,

Me voici de retour à Paris après un voyage de trois semaines, pendant lequel j'ai eu le plaisir de visiter quelques villes d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse, de Bohême, etc. Vienne, Prague et Berlin où j'ai séjourné le plus longtemps, sont trois jolies villes, mais elles ont un défaut capital qui est d'avoir des rues trop étroites, ou encore de larges pavés sans trottoirs.

Vienne surtout est remarquable sous ce rapport. Cependant, cette dernière ville possède de très beaux édifices, entr'autres : le Parlement, l'Hôtel-de-Ville, la Caserne, le Palais de l'Empereur, etc., etc.

Les rues du centre sont larges, mais les petites sont encore plus petites que celles de Montréal !

Prague est une très jolie ville ; on y remarque beaucoup de choses admirables et instructives. D'abord le Château-Royal, résidence des anciens rois de Bohême. Ce château, qui date du quinzième siècle, a gardé intactes les vieilles salles et les vieux appartements royaux. On se sert encore de deux de ces pièces lorsque l'empereur vient à Prague. Chacune d'elles réclame trois mille sept cents bougies pour l'éclairage.

L'Hôtel-de-Ville de Prague possède une horloge merveilleuse qui, à chaque fois qu'une heure sonne, fait sortir de ses profondeurs les douze

apôtres, chacun à leur tour, pendant qu'un ange agite d'une main le marteau de la sonnerie.

Ce spectacle est fort joli, et l'on dit que Prague et Strasbourg sont seules à posséder de ces horloges. Celle de Prague n'est pas une invention nouvelle, elle date du quatorzième siècle.

Le Musée National de cette ville, avec ses vieilles tours, raconte que les siècles seuls le courbent sous leurs poids.

Prague est très vieux ; ses rues ressemblent beaucoup à celles de Québec.

Les Bohémiens, habitants de Prague, sujets de l'Autriche, détestent les Autrichiens et les Allemands, à tel point que si quelqu'un s'avisait de leur dire qu'ils sont des Autrichiens ou des Allemands, ce malheureux passerait un "mauvais quart d'heure" !

Berlin est copié sur Paris, mais très mal copié !

Les Allemands sont très hypocrites et détestent beaucoup les Français.

Les rues de Berlin ressemblent à celles de Montréal.

L'empereur, qui se promène assez souvent dans sa capitale, me paraît être un type froid, hautain et semblant dire : "l'Allemagne, c'est moi !"

La "colonne de la vierge" est une véritable œuvre d'art ; le piédestal et la moitié de la colonne sont en pierre grise, et l'autre moitié en marbre, ce qui donne un effet magnifique.

Le palais de l'empereur et de l'impératrice douairière sont tous deux de très beaux édifices en pierre grise.

L'Hôtel-de-Ville de Berlin est construite en briques et son architecture laisse à désirer.

Je te parlerai des autres villes dans ma prochaine lettre.

Je vais maintenant—avant de terminer—te décrire un peu Notre-Dame de Paris.

Cette immense église ressemble un peu à celle de Montréal. Son intérieur est magnifique. Ici, tu ne vois pas toutes ces couleurs de bronze de Notre-Dame de Montréal ; il n'y a aucune peinture, c'est de la pierre, de la pierre partout. Et pourtant c'est admirable ! De magnifiques statues nous étonnent par leur beauté. La lumière du jour pénètre par mille endroits et donne un effet superbe.

Cette église possède des trésors innombrables ! Elle conserve encore ses ornements depuis le quatorzième siècle.

J'ai admiré un ostensor en or orné de diamants et qu'on assure valoir soixante mille piastres.

Mais il y a tant de choses que je ne finirais plus s'il me fallait toutes les énumérer.

Cependant, l'image du Canada ne s'éloigne pas de moi et je suis toujours près à m'écrier :

O Canada, mon pays, mes amours !

Bien à toi,

PAUL EMILE DUHAMEL.

LETTRÉ D'UNE PARISIENNE

LA MODE

Les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ ne verront pas sans plaisir, j'espère, une chronique spéciale de la mode dans un journal qu'elles suivent depuis si longtemps, avec tant d'intérêt. Elle pourront avoir ainsi un aperçu des mille nouveautés que Paris fait éclore en son inépuisable fantaisie.

Les temps ne sont plus où la mode n'était que pour quelques privilégiés de la fortune : aujourd'hui, chacune de nous s'en inquiète et la suit, sinon aussi somptueusement, tout au moins avec autant de goût.

Donc, nous parlerons de la Mode, et de tout ce qui peut intéresser le public féminin. Notre but sera atteint si cette chronique peut se révéler à nos lectrices de quelque utilité pour la gouverne de leur tenue.

Le printemps nous ramène le gai soleil, une douce température. Pour les femmes comme pour les fleurs, c'est la saison des parures nouvelles ; et nos curieuses sont impatientes de savoir ce que la Mode, cette reine fantasque va apporter de changements et d'innovations.

A mesure que viennent les beaux jours, les

redingotes reparaissent ; mais pour leur donner un regain de jeunesse, on y adjoint des manches d'une autre étoffe, velours ou soie, ou tel autre tissu plus riche que le corps du vêtement.

Les vêtements se font les uns très longs, les autres de la longueur d'une veste, tous ornés d'une grande pèlerine. Il est question de garnir le bas de ces manteaux et de ces collets de volants de dentelle noire, ruchés très-fin, on en mettra deux ou trois, étagés les uns sur les autres, le dernier, fixé sous une tête de passementerie.

On parle aussi du manteau visite, tout en dentelle avec petite pèlerine à capuchon ; ces mantelets pourront aller avec toutes les toilettes de couleur.

Les grands collets pèlerines en mantes, très longs, très amples font fureur en ce moment. Et pourtant rien n'est plus disgracieux que ce genre de vêtements ; il manque de grâce et de jeunesse. On l'adopte, je crois, parce qu'il a l'avantage d'être très commode et très pratique ; il est facile à jeter sur les épaules, le soir, à la sortie du théâtre, et il ne froisse pas les hautes manches du corsage, ni les cols Valois. On le fait en drap ou en lainage assorti aux costumes, en belle soie cabochonnée de jais, en bengaline, en crêpe de chine, en dentelle de Venise ou de Chantilly. L'empiècement de ces collets pèlerines est toujours perlé, brodé ou sou-taché ; quelques-uns sont garnis dans le bas d'un petit effilé de soie noire.

Il est question de faire pour l'été des vestes tout en dentelle, avec manches de soie. Quelques-unes de ces vestes seront courtes, s'arrêtant à la ceinture, ouvertes sur un bouffant ; d'autres allongeront leurs basques carrées comme des pans de mantelet.

Les jupes se font toujours longues et plates, coupées en biais d'une forme savante qui ne gêne en rien la marche et découvre le pied, ces robes vont nous ramener la robe princesse de ligne exquise, très collante, sans un pli, que les femmes bien faites ne devraient jamais abandonner.

La grande préoccupation des femmes de goût, c'est d'avoir une robe de style. Et comme tous les genres sont à la mode, en ce moment, on n'a que l'embarras du choix Moyen âge, Valois, Henri II, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Directoire, etc., etc. On peut emprunter des éléments à toutes les époques et de cela faire une toilette très parisienne.

Sachez vous connaître, (mes dames), et vous saurez vous habiller dans la note juste, celle qui ira à votre taille, à votre type, à la couleur de vos cheveux et de votre teint.

On portera beaucoup ce printemps de fantaisies en lainages avec rayures, petits carreaux, pois, zébrures, bouquets, etc., puis toute la jolie série des draps fins, des cheviottes de nuances claires et douces, des cotés de cheval, homespuns, etc. Avec ces costumes reparaîtront les souliers en cuir fauve, qui sont une innovation très heureuse pour la saison d'été.

Quelques couturières essaient d'ajouter au fourreau collant une draperie modeste, de tout petits paniers arrondis aux hanches. Peut-être cette tendance s'accentuera-t-elle en plein été quand on portera des étoffes légères, qui ont besoin de bouffon ; mais tant que la température nous permettra de revêtir les lainages, les soies, les brocarts et les velours, la robe droite restera triomphante.

La teinte mauve a une immense vogue en ce moment, et je crois qu'elle se continuera durant l'été, c'est une si jolie nuance, si favorable aux blondes, et en général à toutes les femmes qui ont le teint blanc.

La saison mondaine semble cette année encore plus brillante qu'à l'ordinaire ; les fêtes se succèdent sans interruption. "Bals blancs", "bals roses", "bals bicolores", "bals monochromes", etc., etc.

Rien de moins banal que les diners qui se donnent depuis le commencement de l'hiver ; les fleurs sont de toutes les fêtes et fournissent à chaque invitée le moyen de montrer sa prédilection pour son parfum favori. La rose, le jasmin, la jacinthe, la violette, l'aillet ; entourent d'un cadre charmant le couvert de chaque femme, et les messieurs portent à la boutonnière un petit bouquet mélangé pour se trouver à l'unisson.

Ce qui est charmant aussi, c'est un dîner à *têtes* ; cette façon de travestissement est acceptée avec plaisir par beaucoup d'invités qui ne peuvent souvent se décider à sacrifier une somme considérable à un costume complet que l'on ne veut mettre qu'une fois, les diversités de types que l'on a soin de choisir suivant sa physionomie ajoutent un grand charme à ces diners qui sont en ce moment très en faveur.

Une innovation charmante née dans de grands châteaux est le dîner à *caractère*. Bien entendu ce genre de dîner est costumé, donc on choisit une époque historique et dans cette époque un fait particulier dont chaque convive représente un des acteurs. Le couvert, l'ordonnance du dîner doivent être à l'unisson. Et le soir, si une réception suit le repas, les nouveaux venus sont obligés d'arriver eux aussi en costume complet de style.

Voilà donc un plaisir nouveau, qui ne nuit en rien aux soirées de comédie, ni aux bals dont le cotillon est plus que jamais la danse favorite. Les danses de caractère ont aussi un grand succès : la gavotte, le menuet, la pavane, la polka des Polonais, la Varsoviennne. Nous ne pouvons qu'applaudir à ce retour de la mode vers la grâce et le charme qui ont fait autrefois notre réputation.

On parle sans cesse des changements dans la tenue de soirée des hommes ; on a fait des essais, mais cela n'a jamais dépassé le cadre des fêtes qui ont le genre d'une redoute. Beaucoup d'hommes m'ont avoué leur répugnance à changer l'habit noir contre l'habit rouge, ou l'habit violet, pervenche, gris argent, orange, vert agathe, etc. Il faut dire que les femmes ne les poussent pas énormément dans cette voie ; l'habit noir étant un repoussoir précieux pour faire valoir les toilettes claires et enguirlandées de fleurs et de diamants.

JEANNE D'ISSALAT.

Paris, 1891.

NOTRE-DAME DE CHICAGO

(Voir gravure)

Si l'on peut juger des choses par les apparences, on ne croira plus longtemps aux racontars de ceux qui disent que nos compatriotes canadiens français de la république voisine auront bien vite délaissé entièrement le culte catholique, si cher à leurs pères.

Voici un temple magnifique, érigé, comme au bon vieux temps de l'Eglise, par la foi des fidèles, dans la grande métropole de l'Ouest américain et qui va dire aux générations qui passent, de nos corréligionnaires de là-bas, qui sont en même temps nos compatriotes, les frères de nos sœurs et les fils de notre sol, comme ils tiennent à cœur de manifester hautement, en face des protestants étonnés, au prix de généreux sacrifices, leur attachement inébranlable à la religion vraie, immortel héritage qui leur vient des aïeux.

Cette belle église, aux grands airs de basilique, et que nous sommes fiers de faire voir aujourd'hui aux détracteurs des catholiques canadiens-français des Etats-Unis, vient d'être inaugurée pour les fins du culte de la principale paroisse ou congrégation catholique qui soit dans "la cité des grands lacs". Elle figurera avec avantage lors des fêtes de l'exposition de 1893 et fera honneur à l'esprit de foi qui anime ceux des nôtres qui ont doté Chicago d'un si beau temple.

Le Révérend Père Bergeron est le curé de la paroisse Notre Dame à Chicago : nous le félicitons, en même temps que ses paroissiens, de cette noble entreprise, à l'initiative distinguée.

J. S.-E.

Quand il y a un parti sûr à prendre dans une affaire, on a toujours tort d'en choisir un hasardeux.—LOUIS XIV.

Quand une femme dit qu'elle s'ennuie, c'est comme si elle disait : personne n'est amoureux de moi.—Le prince de LIGNE.



INCONSTANCE DE L'HOMME (*)

(A MARI & LAURE)

Quand pour complaire à la femme coupable
Adam lui-même eut péché contre Dieu,
Il dut quitter le jardin délectable
En lui disant un éternel adieu.
Sans adresser à sa pauvre compagne
Le moindre mot de reproche et d'aigreur,
Il se fonda dans l'immense campagne
Qui devant lui déroulait son horizon.
Eve craintive, Eve la pécheresse
Te-vait cloués au sol ses deux beaux yeux,
Le cœur rempli d'une morne tristesse
Et la douleur sur son front soucieux.
Elle suivait, morne et désespérée,
Son noble époux le front haut, l'œil en feu,
Puis s'affaissant dans sa course navrée,
Elle dit : "Frappe, ah ! frappe-moi, mon Dieu !"
Alors Adam se tournant vers la femme :
Pourquoi gémir, pourquoi te désoler,
Eve, dit-il, épouse de mon âme,
Lorsque je t'aime et veux te consoler ?...

Puisque c'est là ce qu'on nomme inconstance
Il te faudrait homme, te repentir
De ta noblesse, en faire pénitence...
Sans toutefois t'en départir !

Du premier homme et de sa tentatrice,
L'histoire hélas ! est celle de nous tous :
Au moindre sùge et sur un seul caprice
La femme trouve un homme à ses genoux.
N'est ce pas trop de tant d'obéissance
(Que dis je là ?) de tant d'aveuglement
Pour voir traiter de perfide inconstance,
Le plus parfait, le plus saint dévouement.

Voilà pourquoi la femme te dit lâche
O fils d'Adam, au lieu de t'applaudir :
Quand de sa main te désignant la tâche,
Vite, elle te voit la remplir.

Ah ! c'est ton sort de te voir méconnaître,
Homme : c'est là celui de la vertu !
Vois cette fleur : "Elle est belle et peut-être
Fera-t-on grâce à sa beauté, dis-tu ?"
Erreur, hélas ! de sa tige on la brise
Et, vain trophée, on s'en pare un instant,
Un seul, et puis on la jette à la brise
Comme un jouet du caprice inconstant.
Oui, sois fidèle, énergique et sincère
En tes vertus, silencieux martyr.
Car il n'est plus de paradis sur terre
La femme hélas ! nous en a fait sortir....

Mais ne dis rien, homme, souffre en silence
Et l'on verra de la femme ou de toi
Lequel, vraiment a le plus de constance,
Et lequel impose sa loi !...

Ermain Beauclerc

LA "MAFIA"

Je n'ai pas l'intention de parler ici du terrible drame de la Nouvelle Orléans. Les gazettes quotidiennes et les journaux d'informations ont dit tout ce que ce sinistre sujet comporte, et le MONDE ILLUSTRÉ a complété leurs récits par des croquis pris sur les lieux mêmes.

Toutes les feuilles américaines ont disserté et dissertent encore longtemps sur le point de savoir si oui ou non ce massacre était légitime, mais aucune n'a donné d'indications précises sur la constitution de cette trop célèbre "Mafia", dont on parle tant et que l'on connaît si peu. Je vais réparer cet oubli, ou cette négligence, en faisant le rapide historique de la formation de cette société de bandits, non en fantaisiste, mais en historien, si (toujours) mes lecteurs ne trouvent pas cette qualification trop ambitieuse.

(*) Voir l'article "A Benjamin," dans le MONDE ILLUSTRÉ, No 357, page 703.

La redoutable association qui a décrété la mort de l'infortuné Hennessy, et de tant d'autres, tire son nom d'un brigand italien nommé Mafia, qui vivait il y a près de cent ans. Sachant qu'il n'échapperait pas à la mort ignominieuse des assassins s'il était pris, Mafia recruta des larrons de son espèce, leur imposa des lois et une discipline terribles, et s'abrita avec sa troupe dans les maquis de la Sicile. Fra Diavolo est la personnification exagérée de Mafia et de ses successeurs. Ces voleurs de grands chemins ont fait souche, et, chose presque incroyable à la fin du XIX^e siècle, ils ont des descendants et des imitateurs dans presque tous les pays, mais surtout en Amérique. Cette société se compose presque exclusivement de Siciliens et n'accepte guère comme membres que les faussaires et les assassins.

Signor Raffio, consul italien à New York, est l'autorité sur laquelle je m'appuie pour dire que la première notion que l'on ait eu de l'existence de la "Mafia" remonte au commencement du siècle. A cette époque vivait à Silini, ville de Sicile, une riche et honorable famille, du nom de Giovanni, composée de neuf personnes. Cette famille fut condamnée par la "Mafia", et elle fut exterminée en l'espace de neuf semaines. Le père fut le premier assassiné : on le trouva, un coup de stylet au cœur, sur le seuil même de sa maison. Huit jours après vint le tour de la mère qui fut trouvée au même endroit, portant la même blessure. L'autorité échoua dans ses investigations et, malgré une surveillance incessante, on ramassait, huit jours après ce second meurtre, le corps du fils aîné à la place où l'on avait tué ses parents. Les autres suivirent, de semaine en semaine, par ordre de primogéniture, jusqu'à l'anéantissement de la famille. Un gredin nommé Sipoli, soupçonné d'avoir participé à ces assassinats, fut arrêté et emprisonné. C'est à lui que l'on doit les premières révélations sur l'existence de la "Mafia". Il déclara que la famille Giovanni avait encouru la haine de la société en livrant à la justice un criminel "Mafioso". Plusieurs témoins à charge dans ce procès furent plus tard poignardés par la "Mafia". Le gouvernement, enfin éclairé sur la nature et l'organisation de cette bande, prit des mesures énergiques pour l'écraser. Ce fut en vain, les "Mafiosi" furent presque toujours insaisissables.

Un officier de la police Milanais découvrit en 1868 un signe auquel on pouvait reconnaître les membres de la "Mafia". C'était une petite cicatrice près de l'oreille gauche, obtenue probablement par la brûlure d'une cigarette. Un certain nombre de criminels arrêtés sur cet indice révélateur furent exécutés. La société changea alors son signe de reconnaissance et, un an après, l'officier de police milanais recevait le prix de sa découverte : un coup de stylet au cœur.

Il y a quelques années, un Sicilien nommé Vincenzo Anditi, voulant exercer une vengeance, incendia une maison dans les environs de la Nouvelle Orléans. Il fut pris et condamné à plusieurs années de pénitencier. Il profita de son séjour en prison pour organiser parmi ses co-détenus une branche de la "Mafia". Dès qu'il fut libéré, il se rendit à Chicago où il se fit cabarattier. Ayant des griefs contre un de ses compatriotes qui avait refusé d'entrer dans sa bande, il l'attira chez lui un soir et le poignarda. Après ce meurtre lâche, il alla habiter New York où il vécut de la vente des fruits. Grâce à son activité, ou à ses rapines, son commerce prospéra et il put bientôt ouvrir boutique à son compte. Mais les membres de la "Mafia", les "Mafiosi", ont horreur, d'instinct, de tout ce qui est honnête et régulier ; Vincenzo Anditi, las de vivre comme un brave homme, mit le feu à son magasin dans le but d'encaisser une forte prime d'assurance. Sa manœuvre échoua, et la déposition d'un compatriote faillit le faire écrouler de nouveau. Vincenzo déclara, *in petto*, vendetta à cet honnête homme et, l'ayant attiré chez lui, il lui coupa la figure d'un coup de rasoir : la balafre partait du front jusqu'au menton.

En 1888, Antonio Flacomio fut assassiné à quelques pas de l'Institut Cooper, à New York. La "Mafia", dont il était membre, l'avait déclaré traître à ses serments. On assure aussi que le meurtre de Carmelle Faracet, trouvé poignardé dans les bois de Staten Island en 1884, doit être égale-

ment mis au compte de la "Mafia". C'est dans le procès relatif à Faracet que Flacomio s'attira la haine des "Mafiosi" en faisant une déposition défavorable à la sinistre bande. Le tribunal de la "Mafia" condamna Flacomio à la peine de mort et confia l'exécution de la sentence aux frères Carlo et Vincenzo Quarrara : le premier fit tomber le condamné dans une embûche et lui perça le cœur d'un coup de stylet (stiletto).

La "Mafia" est une société moderne avec une organisation moyen-âge. Elle est en relations avec la "Camorra" de Naples, une autre association non moins redoutable qui se recrute non seulement parmi les Italiens, mais aussi parmi les bandits Grecs qui y apportent leurs coutumes et leur traditionnelle passion du meurtre.

Quand un Sicilien croit pouvoir agir seul et se passer de la protection des lois, on peut être sûr que c'est un "Mafioso".

En 1879, un riche propriétaire de Palerme rentrait chez lui en voiture. Au détour d'un chemin six bandits embusqués déchargèrent sur lui leurs carabines. Par un hasard miraculeux aucun coup ne porta et notre homme, cinglant son cheval à tour de bras, était hors d'atteinte lorsque ses agresseurs eurent rechargé leurs armes. Cet étrange voyageur ne se plaignit pas aux autorités, mais, dans l'espace de quelques mois, six cadavres furent trouvés dans les environs de sa demeure : une "Mafia" avait attaqué un "Mafioso" plus fort qu'elle.

Les Siciliens admettent ces crimes. Tout le monde en connaît les auteurs, mais personne ne dit mot. Un guide sicilien disait à un voyageur : "Cette maison-là appartient à un homme respectable, très respectable ; l'autre jour il a tué son ennemi ; c'est un des hommes les plus honorables de l'endroit".

Un Sicilien veut vendre sa ferme ; un "capo Mafia" veut l'acheter ; personne n'osera surenchérir. Un "Capo Mafia" se présente aux élections municipales : aucun adversaire n'ose se montrer et le "capo Mafia" est invariablement élu à l'unanimité. Il peut avoir commis vingt meurtres ; ses poches peuvent être remplies de fausse monnaie, cela n'y fait rien. Dans cet étrange pays on ne peut même congédier son domestique sans risquer de mécontenter l'invisible "Mafia", et, dame ! quand elle est mécontente, la "Mafia", elle le prouve avec le rasoir ou le stylet !

L'Italie n'a pas la "Mafia" et se défend de l'avoir ; elle règne, dit-elle, en Sicile. Soit. Mais elle a la "Camorra" qui, en apparence détruite ou dispersée, existe cependant occultement et manifeste encore trop souvent son existence et sa puissance. Cette société comprend trois degrés. Un novice s'appelle "Garzone de Malavita" ; le deuxième degré : "Picciotto di Sgarro" et enfin l'initié est le "Camorrista".

Le novice suit comme l'ombre les victimes désignées par le tribunal de la "Camorra", et rapporte au tribunal secret leurs moindres mouvements. Le "Picciotto" est initié aux secrets de l'ordre et en exécute les arrêts pour un maigre salaire que lui compte la "Camorra" ; il vit dans le doux espoir d'obtenir le troisième degré, de trôner parmi les élus, d'obtenir enfin le nom infâme de "Camorrista." Le stage du "Picciotto" est ordinairement long, mais une action d'éclat peut l'abréger beaucoup. Un coup de stylet artistiquement donné, un long séjour en prison, un faux témoignage victorieux, du succès dans le recrutement, etc., sont autant de titres à l'avancement.

Le code pénal de la "Camorrista" a une supériorité extraordinaire sur tous les codes du monde : il est court, concis, et ne comporte pas une procédure inaccessible à l'entendement de ses tributaires qui sont tous les honnêtes gens. Ce code est composé de deux articles qui n'admettent aucune atténuation. Les voici :

ART. I^{er} — Pour une première offense : le *Spreggio*. (C'est une balafre faite au visage au moyen d'un rasoir).

ART. II — Pour la récidive : le *Collettati*. (Coup de stylet au cœur).

Voilà contre quels monstres les sociétés policées ont à se défendre.

Cette rapide revue ne suffit-elle pas à expliquer

sinon à excuser, la rage d'extermination qui s'est emparée des habitants de la Nouvelle-Orléans ? Pour ma part je n'approuve pas ce massacre sommaire, dans lequel la fureur populaire a peut-être compris des innocents ; mais s'il m'était démontré qu'ils sont tous coupables, que ce sont des initiés à l'infâme société qui, de propos délibéré, s'est mise hors la loi en pratiquant systématiquement le vol et l'assassinat, je réserverai ma pitié pour leurs victimes et formulerais le vœu de voir enfin tous les honnêtes gens traquer ces bandits et les écraser comme on écrase une bête malfaisante.

On a parlé de corruption du jury ; n'est-ce pas plutôt la crainte, la certitude même de payer de leur vie la sentence de mort qu'ils devaient prononcer qui a poussé le jury à acquiescer les coupables ? L'expérience est là qui prouve que juges, jurés ou témoins ne peuvent espérer de la " Mafia " ni répit, ni miséricorde.

Les exécutions de la Nouvelle-Orléans seront-elles un exemple salubre pour les " Mafiosi ? " Je ne le crois pas. Il est donc temps que les gouvernements se mettent en garde contre la " Mafia " en décrétant que le seul fait d'être convaincu d'affiliation à cette bande constitue un crime entraînant la peine de mort. Ce serait une mesure préventive répudiée par tous les codes, c'est vrai, mais, une fois, la " Mafia " s'est mise elle-même encore hors la loi, hors la société, hors l'humanité.

Henri Roulland

UN BEAU POÈME

La revue parisienne, le *Semeur*, dont nous avons parlé déjà, s'est mise, depuis quelque temps, à publier sous son patronage, et en volumes les meilleures œuvres de ses collaborateurs. C'est ainsi qu'elle donne, aujourd'hui, le très beau poème : *Suprême folie*, d'un Russe, M. Casimir Huléwicz. En voici quelques vers :

O muse, le poète est un enfant plaintif
Qui sourit sans raison et pleure sans motif.
Il passe parmi nous comme une forme blanche,
Et, pareil à l'oiseau qui chante sur la branche,
Il parle aux papillons dans la nuit des lilas,
La foule le renie et ne le comprend pas ;
Et lorsque dans les vers il a versé son âme
Et fait vibrer un monde en paroles de femme,
En rimes de cristal, le public interdit
Murmure en l'écoutant : " C'est fade et déjà dit ".

Et un passage un peu plus loin :

Jeune homme, veux-tu donc le glaive redoutable,
Le casque du guerrier, un corps invulnérable ?
Veux-tu voir à tes pieds les princes prosternés,
Et devenir le dieu des mondes nouveau nés ?
Tu prendras à ta guise un trône pour domaine,
Un aigle pour hochet, la terre pour arène,
Et pour blason superbe un lion sur azur ;
Tu donneras pour astre à ton peuple futur
Ce nuage de pourpre où flotte l'oriflamme,
Et des torrents d'orgueil couleront dans ton âme.
Tu boiras le succès, tu boiras jusqu'au fond ;
Un sceptre dans la main, une couronne au front,
Fanfares en avant et bannières flottantes,
Tu marcheras suivi de splendeurs éclatantes.
— Et puis, quand passeront les suprêmes effrois,
Sur ta tombe viendront s'agenouiller les rois
Et—bronzé—tu vivras, le front ceint d'un tonnerre,
Immobile et puissant sur un socle de pierre !

Sous le patronage du *Semeur*, le poème de M. Huléwicz ne pouvait manquer de réussir, et très brillamment. C'est ce qui est arrivé,—et voilà un excellent poète de plus.

CHOSSES DU PASSE (*)

CHRONIQUE DU FEU

À la demande de quelques lecteurs, nous donnons la fin de notre article intitulé comme ci des-

(*) Adresser toutes communications telles que notes et renseignements historiques ou bibliographiques concernant cette colonne à É.-Z. MASSICOTTE, *Monde Illustré*, Montréal.

sus et dont le commencement a été publié dans les numéros 292, 293, 294.

Dans son rapport de l'année 1871, M. A. Bertram, alors chef des pompiers dit :

" Je regrette d'avoir à constater que le 29 janvier un incendie s'est déclaré au No 243, rue Notre-Dame, quartier Centre. Peu de dommages ont été causés à la bâtisse, car le feu a été limité au magasin.

" Un homme, un garçon et une fille, sont morts suffoqués par la fumée par la raison que les pompiers ignoraient qu'il y eut une famille dans la bâtisse. Lorsque les hommes de la brigade sont montés pour ouvrir les fenêtres, ils trouvèrent l'homme au pied de l'escalier ; au deuxième étage, la fille et le garçon au troisième ; le garçon était dans un lit sous les couvertures ; ils étaient tous morts "

Durant le cours de l'année, quatre nouveaux suffoqués furent construits, nommé, sur la rue St Gabriel, à l'angle des rues Wellington et La-housie ; à l'angle des rues des Allemands et Ontario ; à l'angle des rues Craig et Gain. Les plans de ces postes ont été faits par l'architecte Browne.

En l'an 1872, je constate plusieurs conflagrations désastreuses dans notre ville. Il paraît qu'il en était de même ailleurs ; car le chef dans son rapport annuel dit : " En parcourant soigneusement les rapports qui nous sont venus pour ainsi dire de toutes parts, le feu semble, comme une nouvelle épidémie, avoir porté ses ravages sur presque toutes les parties de notre hémisphère ". N'allez pas croire, par exemple, que tout le rapport est sur ce ton, non ! Le chef se permet, quelquefois, une phrase un peu ronflante, mais c'est tout. Entre autres incendies, mentionnons celui de la salle St Patrice, carré Victoria, le 2 octobre.

" Un homme et une femme ont perdu la vie par le feu, bien que dans l'un et l'autre cas l'incendie ait été assez restreint "

Mille huit cent soixante-et quatorze ne doit pas être regretté, car il fut lui aussi, souventes fois visité par le feu. D'après le rapport : " La corderie de M. Coyle rue Dorchester fut incendiée le 22 février, M. Coyle a été sévèrement brûlé et un jeune garçon qui s'était caché dans une partie de la bâtisse a été suffoqué à mort et n'a été trouvé que quelques heures après l'extinction "

Le 20 mars, incendie du *Queen's Hall*. " Le 22 avril, une femme a été brûlée à mort sur la galerie de la maison No 25, rue Latour. La maison n'a pas été beaucoup endommagée, mais la femme en sortant sur la galerie, se mit dans un coin vis-à-vis de la porte de la cuisine et là tomba d'épuisement. Elle n'a été trouvée que lorsque le feu fut éteint "

Le 13 août, après l'incendie d'un moulin à farine aux écluses St Gabriel, un homme fut trouvé mort dans la bâtisse. On ne s'était pas avant aperçu de son absence.

" Nous n'avons eu à déplorer aucune perte de vie par le feu dans le cours de l'année 1876. Les incendies considérables qui ont ravagé les villes de Saint-Jean, Saint-Hyacinthe ainsi que le village de Laprairie ont forcé ces municipalités à demander l'aide de nos pompiers. Une pompe à vapeur et mille pieds de boyaux furent en conséquence envoyés à Saint-Hyacinthe avec dix hommes qui rendirent de grands services, grâce à la facilité qui leur a été donnée par les employés du Grand Tronc et leur diligence à transporter les engins au moyen de trains spéciaux "

La plupart des lecteurs doivent se rappeler que nos pompiers, mandés par le télégraphe, étaient trente-deux minutes plus tard à Saint-Hyacinthe, distance de trente cinq milles.

" Cette année (1877), sera une de celles dont on se souviendra d'ici longtemps, eu égard aux nombreuses pertes de vie causées par le feu. Je veux parler de l'incendie du bâtiment appelé *Novelty Oil Cabinet Works*, le matin du 29 avril, où six pompiers, un contre-maitre du Département de l'eau et quatre citoyens perdirent la vie, et où un grand nombre de membres de la brigade reçurent des blessures qui les rendirent inhabiles au service pendant plusieurs semaines. Deux de ces derniers ont été depuis renvoyés, ne pouvant plus agir comme tels à raison de la gravité de leurs blessures. Une femme a été brûlée à mort dans un

maison de la rue St-Dominique, le matin du 1er novembre ; on dit qu'elle s'adonnait à l'usage des boissons enivrantes. Un homme fut aussi suffoqué par la fumée causée par l'incendie du sous-sol d'une maison de la rue St-Alexandre, le 2 novembre. Faisant en tout treize pertes de vie par le feu dans le cours de cette année. C'est là le plus grand nombre de la fois qu'on ait eu à enregistrer depuis la formation de département "

En 1879, encore deux pertes de vie par suffocation dans un bureau de la Cie du Grand Tronc, à la Pointe Saint-Charles.

En 1880, " trois pertes de vie par le feu ; d'abord deux femmes dont les habits ont pris feu en faisant usage d'huile de charbon pour allumer les poêles, et puis une autre qui a sauté du haut du 3^{me} étage d'une maison en partie en feu, et qui est morte quelques jours après des suites des blessures qu'elle avait reçues "

À l'incendie de la rue St Pierre, le 21 décembre, un pompier, Joseph Beauhieu, eut la jambe fracturée. Il dut subir l'amputation au-dessus du genou.

En 1881, " les pertes par le feu ont été assez sérieuses en plusieurs cas, notamment lors de l'incendie du Nordheimer's Hall, le 23 février, et de la manufacture de chaussures de J Whitam et Cie, le 10 juillet, où Joseph Towers, du corps de sauvetage a trouvé la mort par la chute d'une partie d'un mur, une heure après l'extinction totale du feu. Ce pompier était entré dans les ruines pour fermer un châssis dans le sous-sol. Son compagnon a lui-même échappé à un sort semblable. Bien qu'ils connussent tous deux l'état dangereux du mur, ils se laissèrent entraîner par leur zèle avec le résultat fatal que l'on connaît "

En 1882, 1883 et 1884, incendies assez considérables. Un enfant de quatre ans, qui avait mis le feu à sa chambre avec des allumettes meurt quelques heures après. Un homme est écrasé par la chute d'un mur le 22 juin 1884

En 1885, 308 appels et 220 incendies. " Deux enfants ont été asphyxiés par la fumée, l'un le 22 mai et l'autre le 16 juin ; une personne a été brûlée à mort avant qu'aucun secours pût lui venir en aide dans un incendie qui eut lieu le 3 juillet, et le gardien de nuit fut étouffé par la fumée dans l'incendie qui éclata dans les ateliers du téléphone le 20 août "

En 1886, 372 alarmes, incendies considérables, celle de la rue des Commissaires principalement, le 10 mars. Un pompier du nom de F. Hames perd la vie. Le 29 novembre un nommé Levy est brûlé vif dans une maison de la rue Manufacture.

En 1887, incendies désastreux et nombreux : 15 juillet, la Raffinerie de sucre Saint-Laurent ; 2 août, vingt maisons détruites, quartier Saint-Jean-Baptiste ; 26 août, bâtisse du *Herold*, perte complète ; 10 septembre, la tannerie *Porter*, et plusieurs maisons, détruites de fond en comble, etc., etc.

E. Z. Massicotte

Le comble de la distraction pour un général :
C'est de faire manœuvrer le 23^e cor-au-pied de sa belle-mère.

**

Les domestiques :

Madame (à sa nouvelle servante).—La dernière servante avait l'habitude d'aller dans le petit salon avec son prétendu et d'y rester la soirée entière. Avez-vous un prétendu ?

Nouvelle servante.—Oh ! bien, madame, avec de tels encouragements, il faut absolument que j'en trouve un.

**

—La belle-mère de Boireau tombe en traversant la voie du chemin de fer. Les employés la relèvent au moment où un express arrive à toute vapeur.

Alors Boireau qui a contemplé la scène sans broncher, s'écrie :

—Oh ! ces trains, toujours en retard !



LE VIEUX NID D'OISEAU

C'était bien riche de parures
Que revenait ce beau printemps ;
Je voyais de tendres verdure
Se couvrir les forêts, les champs,

Par leur voix tout harmonieuse
Les oiseaux chantaient leur retour,
Ma demeure silencieuse
Bientôt convint à leur séjour.

Un rouge gorge était en butte
A la colère des moineaux ;
Mais, après une longue lutte
Il devint maître des ormeaux.

Avec un art indiscutable
A l'ombre il bâtissait son nid,
Contre la pluie inévitable,
Les feuilles sont un toit béni.

Il enlaçait pour le construire
Ses branches et les foina noueux ;
Puis enlevait pour le rendre
La gomme aux bourgeons résineux.

D'une coache molle et soignée,
Au dedans, il le décorait.
Là, toute sa famille est née,
Depuis les cinq ans qu'il est fait.

Ces oiseaux ont-ils souvenance,
En redisant leurs chants, là-bas,
De ce berceau, de leur enfance,
Que recouvrent neige et verglas ?.....

Sous le soleil quand s'évapore
L'humidité de ses parois ;
Un moineau rentre et trouve encore
Un refuge contre les froids.

MARIE-LOUISE.

PAGES DE LA VINGTIÈME ANNEE

Jeudi-saint, 7 avril 18..

Enfin, c'en est fini ! la mesure en est pleine !
G***, jamais je ne veux revoir son visage, jamais !
Suis-je une va-nu-pieds, une rien-qui-vaillie pour
n'avoir ni parole, ni honneur ; pour recevoir à
pleine lettre des sarcasmes et du mépris ?....
Ah ! si comédie il s'est joué entre nous, je n'y ai
trempé ni mon cœur ni ma voix.... Je les ai lues
une fois ses pages ; et je les ai mises en morceaux
avec rage, avec fureur.

Sous prétexte de me donner un bonheur que je
demandais à grands cris, on m'arrache une expli-
cation sur un coin de mon âme resté parfumé
d'une joie d'enfance, puis, on me paie en me
démentant mot à mot par des faussetés, en relevant
chacune de mes expressions par un *souligné* bles-
sant !....

Au moment où j'allais tomber à genoux pour
remercier Dieu de me donner enfin cette tendresse
dans toute sa plénitude, sa douceur, on me jette à
bas de mon rêve au risque de me briser aussi....

Ce soir, je suis trop montée pour en éprouver
la moindre angoisse : des gens qui n'ont pour nous
ni respect, ni dignité, doivent passer sans faire
naître un regret. Je crains seulement pour plus
tard.... Mais je tiendrai ; oui, certes !

Je fus tentée lui dire au moment du départ :
regardez-moi bien, vous ne me reverrez plus !—
mais non, le temps et mon silence le lui diront
plus éloquemment.

Et c'est ainsi que je vous fais mes adieux, rêve
de mes rêves, illusion de mes illusions ! Sans im-
portunités, sans plaintes et sans murmures....
Ah ! vous avez compté encore avec mon cœur !
Vous croyez qu'aussi souvent que le caprice vous
en dira, vous me mettez le pied sur la gorge et
me criez vos insultes et vos injures ! Erreur !
ambitieuse et folle prétention !.... Vous avez

espéré votre dernier triomphe aujourd'hui en même
temps que vous essayez votre première défaite.
Adieu !....

Samedi matin, 9.

Je vais au bal ; je répète : *au bal*.... le mot
ne rend pas à mon oreille un son aussi agréable
qu'on le suppose, aussi enivrant qu'on le voudrait ;
mais enfin, je me prête de bonne grâce et—*je vais
au bal*.

Quelque chose de v'lan. Grande cérémonie,
grande toilette : robe basse, bras nus.... hum !

Henri L*** est le galant cavalier. J'aurais
préféré.... A quoi bon ?....

Lundi soir, 11

Son image est sans cesse présente à mon esprit,
à mon regard : je la saisis partout. Jeudi soir,
je rageais ; ce soir.... ce soir, je sens un malaise,
un ennui par tout mon être.

J'ai été bourru, impatient hier et aujourd'hui :
comme j'ai honte à le dire ! " Qu'as tu ? " m'a-t-on
demandé, et le sourire s'est fait railleur. Est-on
venu chercher ici le secret de ma sourde méchante
humeur ?

Ce que j'ai ?.... Ah ! je le voudrais en vain
ignorer ! J'ai que mon âme agonise ; j'ai que mon
cœur gros a besoin d'une issue pour se répandre,
que ma fierté me défend de plier, qu'un sang brû-
lant court par toutes mes veines, que la meilleure,
la plus sainte ivresse de ma vie tombe en me lan-
çant à la figure l'ironie la mieux habillée !

J'ai souffert d'une migraine qui m'a tenue au
lit une partie de la matinée. Remise à demi il
m'a fallu faire des courses : chez madame M***,
chez Angéline, chez la couturière, etc. Eugénie
m'accompagnait : nous avons rencontré madame
C*** et l'avons prise avec nous. Comme j'ai dû
forcer souvent mon sourire !

Mardi 12.

Quatre heures.... A pareille heure mardi der-
nier, G*** m'arrivait malgré une pluie désagréable
et des chemins horribles ; G*** m'arrivait et d'une
affection extrême ; aujourd'hui....

J'ai peur et je frémis en pensant aux fatales
conséquences que pourrait amener ce brouille.
J'éprouve des spasmes nerveux en m'y arrêtant.
Comme je souffre en son absence !

Ce matin, j'ai voulu regarder son portrait. Je
ne l'ai pu. J'ai refermé précipitamment l'album.
A mon oreille revint ce couplet dont grand-mère
me berça si souvent jadis, avec ce quelque chose
d'ineffablement doux et triste en sa voix que je ne
saisissais pas bien alors mais qui ne laissait cepen-
dant de mouiller mes yeux :

Tu deviendras mon seul bien suprême,
Toi, le plus chéri des portraits !
Tiens-moi lieu de ce que j'aime,
Viens du moins me rendre ses traits !
Eh quoi ! puis-je m'abuser encore ?...
J'ai ses traits, je n'ai plus son cœur...
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où vas-tu chercher le bonheur ?....

Non je ne veux rien toucher de ce qui me vient
de ce côté : tant un linceul me semble envelopper
toutes ces choses.

Vendredi soir, 15.

Les préparatifs de ce bal vont leur train. J'ai
raï toilette crème, coiffure haute, etc. Dieu ! que
je n'y tiens pas.... Cela plaît à tout *mon monde*,
à tous *mes gens*. Au risque de passer dans leur
esprit pour ce qu'ils n'osent avouer clairement, il
faut que je me résigne, que je subisse, sourire aux
lèvres, œil ouvert, le supplice de toute une nuit
de brou ha ha, de fête, d'insomnie. Les chaînes
à porter sont elles de fleurs mêmes, qu'elles dé-
chirent et meurtrissent encore....

Lundi soir, 18.

Les journaux nous apprennent l'entrée au cou-
vent des Dames du Sacré Cœur, d'Antonie S***.

Antonine S*** ! Voilà une victime des illusions
du monde. Voilà bien une pauvre brebis qui s'était
oubliée au milieu de la cohue humaine, croyant
trouver partout à remplir son cœur, pleurant aussi
souvent qu'à son tour. Ses cheveux d'ébène, sil-
lonnés de fils argentés avant l'âge, en disent plus
qu'on serait tenté croire.

Je la connaissais à peine. Je l'avais croisée
deux à trois fois chez Mathilde ou chez Blanche.

Cependant, cette figure demi grave, ces yeux pro-
fonds, ce sourire mélancolique et triste, me firent
toujours impression, et ouvrirent à mon imagina-
tion, chaque fois que je la vis, une page de raison-
nement et une foule d'idées.

Heureuse âme qui sait enfin prendre de la vie,
le véritable chemin ! Heureuse âme qui sait enfin
trouver assez de courage pour mépriser le sot et
vain monde, pour s'attacher à l'unique, au vérita-
ble bien ! Heureuse âme qui sait abandonner
toute chimère pour aller sûrement à Dieu !

Aller sûrement à Dieu, s'attacher uniquement
à lui !.... Voilà aux natures ardentes le chemin
direct, le seul qui conduise au bonheur !....

Jeudi matin, 21.

J'ai longtemps retourné sur mon oreiller, hier
soir, ma tête en feu ; puis, lourde de douleurs, elle
est tombée comme une masse ; et des larmes, cou-
lèrent enfin abondantes ; ma gorge se desserra
sous des sanglots précipités.... Un moment, je
murmurai : Mon Dieu, mon Dieu ! c'en est trop !

Quand minuit sonna au bureau de poste, j'étais
vaincue, épuisée, presque résignée. " O Dieu, trop
grand pour ne pas être juste, balbutiai-je, *que ta
sainte volonté soit faite !* "

Lundi soir, 25.

Au comble de la douleur et de l'angoisse, ne
pouvant contenir plus longtemps ce flux et ce
reflux qui tourmentent mon âme, je me suis ou-
verte à ma mère. Mon état de langueur l'intriguait,
ma souffrance mal dissimulée l'affligeait.
Je n'ai voulu la laisser s'inquiéter davantage. J'ai
peut-être eu tort en lui confiant la cause de mon
extrême douleur. Sa tendresse s'alarme plus en-
core. Elle épia sur ma figure, ou mon affaisse-
ment, ou les derniers vestiges de l'énergie qui
m'abandonne lentement ; elle me plaint, me choie,
et, par une surabondance de délicatesses, de soins,
fait, à tout instant, monter des flots de larmes à
mes yeux.

Puis,—je me l'avouerai bien ici—je crains qu'elle
en veuille un peu à G***, qu'elle l'accuse. Et je
ne voudrais pour tout au monde qu'on blâmât
G*** de ce qui n'est peut-être que caprice né de
sa trop grande tendresse.

Maman me dit : " Il faudra bien pardonner,
passer outre." Peut-être !.... Peut-être !....
Non ! Je verserai toutes les larmes de mon âme,
mais je ne ramperai pas !

Demain ce bal.

Mardi soir, 26.

Ma toilette est terminée : la voiture attend.
J'y monte, la mort dans l'âme....

Mercredi midi, 27.

Un peu de parfum, quelques roses fanées, un
menu *p'shutt* ! un programme couvert d'héroc-
liphes, le souvenir d'une longue nuit de plaisirs
qui auraient pu être gracieux et charmants : c'est
tout ce qui me reste de mon bal d'hier soir. J'ou-
bliais : une lassitude énorme et des barres de fer
dans les jambes.

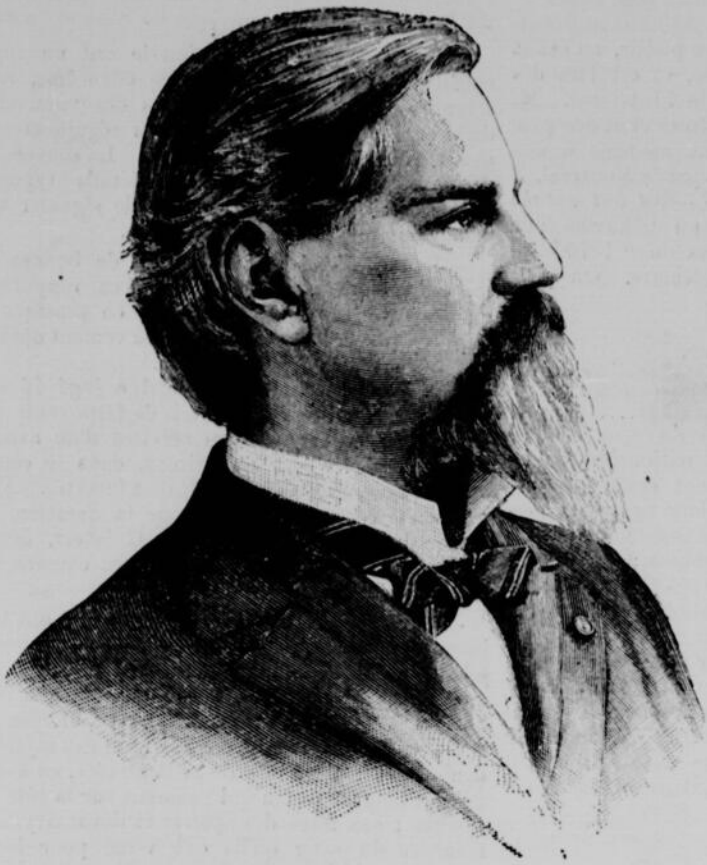
Je me suis amusée autant que ma position mo-
rale l'avait laissé espérer. Aujourd'hui que tous
ces accords d'une musique cadencée et harmo-
nieuse, enivrante, entraînant, tintent encore à
mes oreilles ; que mes paupières lourdes, se fati-
guant par instant, descendent sur mes yeux pour
me laisser entrevoir un flot de lumières étince-
lantes, des dentelles, des rubans, des bras et—
un peu d'épaules,—je retombe dans ma tristesse
et dans l'excès de mon chagrin.

Aussi, quelles luttes intérieures je soutiens de
mon cœur contre mon cœur ! De mon cœur affec-
tueux, avide, qui veut un retour contre mon cœur
blessé, orgueilleux, qui ne veut pas céder....
Et quelles réflexions inévitables, que l'heure
je tire à l'avance de cette rupture !

Oh ! le monde ! le monde ! Je le trouve laid,
méchant, et je n'en donnerais pas le plus triste de
mes sourires aujourd'hui.

Comme je le déteste ! Comme je le.... ! Quel
enfer n'est-il pas avec tous ses tourments ! Quel
repaire de serpents, de loups habilement déguisés
sous la peau d'agneaux !

Où, mon Dieu laisse dans mon cœur les nobles
pensées que ce coup y a fait naître ; laisse-moi le



LE COLONEL G. R. DAVIS
Directeur-général de l'Exposition de Chicago



M T W PALMER
Président du comité de l'Exposition de Chicago



ETATS-UNIS.—EGLISE NOTRE-DAME, DE CHICAGO



BEAUX-ARTS. — DEUX BRAVES

UN GRAIN



ECI se passait... peu importe sur quel point du globe.

C'était en pleine mer. Au milieu d'un cercle immense formé par l'horizon visuel, la frégate la *Clorinde* se tenait immobile. Depuis de longs jours et de longues nuits, elle demeurait là, inerte, prise par un calme plat, attendant vainement la brise. Ses grandes ailes blanches pendaient tristement aux mâts qu'une large houle faisait osciller de loin en loin. A perte de vue, le ciel bleu foncé de la mer tranchait sur un jaune d'or, et, de quelque côté que l'œil se tournât, il était irrité par l'intensité et la placidité de cette teinte uniforme que nul nuage, nulle vapeur ne venaient rayer de leur ombre. Sur le pont, les matelots dormaient, allongés contre les bastingages, accablés par la lourdeur de l'atmosphère. L'officier de quart se promenait seul, ne se donnant même pas la peine de dissimuler de formidables bâillements.

A huit heures, un lieutenant de vaisseau vint le remplacer, et prit, pour jusqu'à minuit, le commandement du navire. Au même instant un officier supérieur parut sur le pont. C'était le commandant de la *Clorinde*.

M. B..., ne le désignons que par cette initiale, il existe peut-être encore, jeta un coup d'œil sur la voile, le coup du maître, et, s'adressant à l'officier :

— Votre frère est-il de corps avec vous, Henri ?

— Oui, mon père... oui, commandant, répondit le lieutenant en se reprenant aussitôt, à un regard sévère de M. B...

— Vous ne vous habituez donc jamais à ne pas m'appeler ainsi, Henri ? A bord, il n'y a pas de père, il ne peut y en avoir, il n'y a que le commandant.

— C'est vrai, vous avez raison, commandant, mais ni moi, ni Raoul nous ne pouvons nous y faire ; il nous semble que si le respect que nous devons gagne à ce titre, notre affection y perd quelque chose.

— Raoul est à l'avant ?

— Oui, commandant.

— C'est bien, faites carguer tout gardez simplement le grand hunier au bas riz et surveillez de vos jumelles. Prenez les miennes, elles sont meilleures. Si le temps se couvre d'un côté, défiez-vous bien du grain... ou plutôt, faites-moi prévenir.

— Oh ! commandant, il n'y a pas un souffle dans l'air, pas une folle brise, la houle elle-même s'aplanit. Vous pouvez bien vous reposer en paix, mon père, vous veillez tant depuis quelques nuits.

— Encore... Taisez-vous donc. La mer est calme, mais le temps est chargé, les baromètres dansent comme des fous, ils sautent de 20 millimètres à l'heure ; hier, ils avaient dépassé le beau fixe, ils sont maintenant tout près de tempête. Celui de la galerie ne sait plus où il en est. Carguez, carguez...

Et le commandant B... rentra sous la dunette pendant que son fils aîné faisait exécuter les manœuvres ordinaires.

La frégate reprit bientôt son aspect inanimé. Un élève vint seulement retrouver l'officier du quart ; c'était le fils cadet du commandant de la *Clorinde*. Les deux frères se mirent alors à arpenter le pont d'un pas régulier, en roulant force cigarettes.

Ils étaient, tous deux, sortis du vaisseau école le *Borda*, à cinq ans d'intervalle. L'aîné, en outre d'une campagne dans les mers du Sud, avait déjà navigué avec son père, le second débutait. Un ordre spécial du ministre de la marine, ami de M. B... avait réuni les deux frères sur la *Clorinde*.

M. B... disait hautement que ce qui perd les officiers c'est un début trop facile ; aussi, avait-il tenu à éviter toute douceur à ses deux fils et il ne s'en faisait pas faute, car, pour eux, il était plus sévère et plus exigeant que pour tout autre officier

du bord. Ce n'était pas que, pour ses enfants, il n'éprouvait une affection profonde. Certainement si, il les aimait, il en était fier, il veillait sur eux, leur mère les lui avait recommandés ; mais avant tout, il voulait que ses fils devinssent des marins hors ligne, des hommes de fer ; aussi les faisait-il constamment travailler et trimer dur. Eux trouvaient souvent la chaîne par trop lourde, le plus jeune surtout, un enfant de dix-neuf ans, un peu mince, un peu faible, mais à bord, on a tellement confiance qu'il faut obéir, que jamais les ordres les plus secs, les corvées les plus pénibles n'avaient soulevé un murmure ou une objection de la part d'un des deux frères.

Les heures se traînaient, lentes et tristes, la *Clorinde* n'avait pas bougé ; sa voile, serrée de près, ne laissait que le grand hunier amoindri et le plus petit des focs. La nuit n'avait point apporté de fraîcheur, l'air semblait s'alourdir encore, et nul bruit, dans l'immensité, ne venait troubler ce solennel silence.

Fatigués de leur insipide promenade, les deux frères s'étaient assis sur le bastingage qui domine le banc de quart, attendant la fin de ces quatre heures interminables ; tous deux étaient plongés dans une rêverie profonde. Une brise chaude chargée vint tout à coup leur brûler la figure. Ils furent debout d'un bond ; l'élève s'élança vers le gaillard d'avant.

Tout au fond du ciel, dans le lointain le plus perdu, l'horizon prenait une teinte d'encre. Le père l'avait bien dit, les baromètres ne s'étaient pas trompés, c'était un grain.

— Timonier, prévenez le commandant.

Le matelot n'eut pas le temps de pénétrer sous la dunette, M. B... était déjà sur le pont. Il prit la place de son fils sur le banc de quart.

— Bâbord la barre, ordonna-t-il d'une voix tonnante.

— Elle y est toute, commandant.

Au même instant, une avalanche de pluie et d'eau salée s'abattit sur la *Clorinde*, le vent, en hurlant avec furie, tordit les plus gros cordages, la mâture craqua avec un bruit sinistre, et la frégate, prise en travers par cette épouvantable trombe, se coucha sur le côté, comme le gladiateur blessé qui voit venir la mort. Pendant une minute éternelle elle demeura engagée, mais se releva toute fière et, emportée par l'ouragan, s'enfuit balayant les lames.

Un soupir profond s'échappa de la poitrine de M. B... la *Clorinde* était sauvée.

— Droite la barre, cria-t-il.

Et la frégate, pareille au cheval qui sent l'éperon, reprit sa course plus violente.

Deux voix humaines couvrirent les hurlements de la tempête.

— Un homme à la mer à bâbord !

— Un homme à la mer à bâbord !

Une lame, inondant la *Clorinde* de poupe en proue, venait d'enlever deux matelots. Ces cris furent entendus par le timonier de veille qui coupa l'amarre de la bouée de sauvetage. Elle s'abattit dans l'eau en fusant.

Les officiers montés sur le pont regardèrent du côté du banc de quart, attendant avec anxiété un ordre du commandant.

M. B... détourna la tête. Devant Dieu, devant l'Etat, devant lui-même, il répondait de tout cet équipage qui lui avait été confié ; en essayant un sauvetage impossible, il sacrifiait inutilement d'autres existences, les matelots étaient condamnés, la *Clorinde* continuait sa marche. Raoul s'avança alors.

— Mon père... commandant, pour l'amour de Dieu, mettez en panne.

— Mon père, continua Raoul, je suis de quart, on dira que vous avez voulu épargner votre fils, que vous avez sacrifié des hommes ; mon père, vous me déshonorez.

— La barre dessus, aux grands bras du grand hunier, amène la baleinière de sauvetage, ordonna enfin M. B...

Les canotiers étaient déjà à leur poste ; ces braves gens n'avaient pas attendu un ordre du commandant pour se précipiter au secours de leurs camarades. Raoul se jeta à son tour dans la baleinière et la frêle embarcation commença à descendre des porte-manteaux pour se mettre à flot.

Un instant plus tard, elle quittait les flancs de la frégate.

— Débordez avec les avirons, ferme ; hardi ! garçons, pour les autres et pour Dieu.

Il n'acheva pas, une vague énorme l'enveloppa comme d'un linceul et broya le fragile canot contre le plat bord de la *Clorinde*. Les cris des hommes couvrirent encore les sinistres détonations de la tempête ; ils se défendaient contre les lames. Ils luttèrent et appelaient à l'aide...

Henri s'était déjà élancé dans une autre embarcation.

— Je vous le défends, s'écria M. B... Henri, rentrez, rentrez, je vous l'ordonne.

— C'est mon frère, commandant, et il se noie... A moi dix hommes.

Il s'en précipita cinquante escaladant les bastingages.

— Assez ! assez ! cria le lieutenant ; et la seconde embarcation descendit le long du bord.

La mer implacable l'enleva comme un fétu et la broya comme la première, elle n'eût même pas le temps de déborder.

M. B..., cramponné au banc de quart, cherchait dans ce déchirant tumulte les cris de ses enfants qui mouraient là, tout près de lui. Il se penchait sur l'abîme tâchant de deviner dans ces ombres indécises les corps de ceux qui allaient disparaître pour toujours. L'aumônier, à genoux sur la dunette, priait avec ferveur, implorant le Dieu de paix et de clémence. La tempête seule répondait à sa voix, soulevant des lames plus furieuses encore. Alors, se retenant à grand-peine à la rembarde, il étendit la main et bénit ceux qui allaient mourir.

— Mes enfants, cria-t-il de toutes ses forces, mourez en paix, victimes du devoir : je vous absous, Dieu vous pardonne.

Une vague plus puissante que les autres faillit lui-même l'emporter.

Les officiers entouraient le commandant B..., ils l'implorèrent désespérés, il secoua la tête. Ses deux fils, tous les deux allaient mourir ; il entendait encore leurs cris et il lui était interdit de chercher à leur porter secours ; bien plus, rester en panne compromettait le sort de la *Clorinde*, et il fallait par le devoir, ne pas s'arrêter et continuer sa route.

— La barre dessous, ordonna-t-il, aux grands bras du grand hunier.

La *Clorinde* reprenait sa course, fuyant de nouveau devant la tempête et abandonnant loin, derrière, ceux qui étaient condamnés sans appel. La mer se refermait sur eux.

Quand M. B... quittait la *Clorinde*, au retour de la frégate en France, il retrouva la malheureuse mère ; il n'eut pas un mot, pas une larme. Quant à elle, elle ne put prononcer qu'une parole :

— Tous les deux, murmura-t-elle dans un sanglot.

GEORGES PRADEL

Absolument textuel.

Dans un musée. Après être resté quelques minutes en extase devant un immense tableau, une dame s'approche du gardien et montrant la toile.

— Pardon, monsieur, auriez-vous l'obligeance de me dire l'auteur, s'il vous plaît ?

— "L'auteur ?" je ne sais pas, madame, on ne mesure pas les tableaux ici.

* *

Le jeune Mardochee se présente à un examen. Le professeur.—Si votre père emprunte mille piastres, avec promesse de rembourser à raison de 250 piastres par année, combien devra-t-il au bout de trois ans ?

— Mille piastres.

— Mais, mon enfant, vous ne connaissez pas le premier mot de l'arithmétique.

— C'est possible... mais je connais papa.

* *

A l'enterrement d'un disciple de Bacchus :

— Il s'est éteint bien doucement...

— Oui, mais de son vivant, comme il s'allumait vite !

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 18 AVRIL 1891

FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

Son apparition fut saluée de longs hurlements sauvages....

Félix Mingat avait son idée, avons-nous dit.

Et en partie, il venait de la mettre à exécution. Les trois compagnons, durant le cours de la journée, avaient continué ainsi qu'on le sait à se monter la tête.

Et s'excitant l'un l'autre, Mingat après une nouvelle accolade donnée au litre à tour de rôle, n'avait pas eu de peine à les décider à le seconder dans l'expédition qu'il voulait entreprendre, pour—comme il le disait,—“ purger le pays de la vermine.”

Et une fois la chose bien décidée, il leur avait dit :

—Je sais où elle reste la sorcière.... Elle est dans le Roncier de Rivaude....

Michel avait voulu faire quelques observations.

—Toi,—lui avait dit Laurent,—si tu n'es pas content, tu n'as qu'à retourner ; nous continuerons sans toi....

—Il y a de grands terriers dans le roncier,—ajouta Félix,—elle doit être fourrée là dedans.... Je me suis faufilé à plat ventre à travers les épines et j'ai vu tout plein de rochers et de trous. Elle doit être là, c'est sûr....

On se rangea à cet avis.

Michel s'obstinait cependant.

—Et quand elle serait dans un trou ?—répétait-il.

—Bêta,—répliqua Laurent en agitant ses grands bras,—nous le fumerons donc.... Et pis qu'a mange, qu'a boit, faudra bien qu'a sorte....

—Et si elle ne sort pas ?

—Nous boucherons les trous pour la faire fumer, et puis, alors, nous défoncerons le terrier avec nos pelles.... Enfin, moi, j'y vais....

A travers les ronces et les lianes couvertes de neige, les sangliers avaient tracé des frays qui formaient comme des couloirs au milieu de la brousse.

En se soutenant, en se parlant à voix basse pour se donner du cœur, les quatres méchants drôles s'engagèrent dans le Roncier.

Par-ci par-là, ils y laissèrent bien quelques pans de veste, et les culottes furent endommagées en maints endroits, mais ils gagnèrent du terrain, au prix de maints efforts et en avançant avec lenteur.

Enfin ils atteignirent le terrier.... et commencèrent leur odieux enfumage.

Le reste est connu....

La Petite-Mai avait donc bondi droit devant elle.

Et à son aspect, alors qu'elle sortait de sa retraite par la lune blanche qui éclairait cette scène odieuse en filtrant à travers les arbres, toute la bande s'était mise à pousser des hurlements féroces.

La Petite-Mai, affolée, courait droit devant elle.

Mingat et ses compagnons se préparaient à défoncer le terrier à coups de pelles et de pioches, lorsqu'éclata une déchirante clameur que les échos du bois sonore répétèrent à l'infini.

C'était la Fade Grise qui l'avait poussée....

Félix et ses compagnons hésitèrent....

Ce cri d'agonie les avait glacés de terreur.

—Allez voir tout de même,—fit Michel qui, avec Mingat, était le plus courageux de la bande.

—Tenez, la voilà qui braille encore.

Un dernier cri d'angoisse venait, en effet, de se faire entendre.

Puis tout retomba dans un lugubre silence.

Ils sortirent du Roncier avec de violents efforts et contournant l'énorme broussaille, atteignirent une sorte de clairière parsemée seulement de maigres bouleaux épars.

Ils couraient, ils couraient, trébuchant contre les souches, s'étalant parfois, tout de leur long, et reprenant aussitôt leur poursuite, en criant et en s'excitant....

Michel qui se trouvait en tête recula vivement, faisant un bond de côté.

Il avait failli aller piquer une tête dans une énorme fosse creusée en travers de la clairière.

La fosse était recouverte de légères bruyères, de diverses herbes et de brindilles sèches.

Du fond de cette fosse partait un gémissement.

Les quatre gars reculèrent effrayés.

—Bon Dieu de sort !—fit Félix Mingat en s'avancant — Elle est là dedans.

Il ne se trompait pas....

Quelles mains criminelles avaient préparé une trappe en tous points semblable à celles que l'on emploie pour prendre les grands animaux, les grands fauves et aussi les redoutables félins !....

Toujours est-il que, lancée à toute volée, la Petite Mai, piquant droit devant elle, perçait de toutes ses forces à travers le bois, affolée par les clameurs furieuses qui l'avaient assaillie lorsqu'elle s'était échappée de sa demeure enfumée.

La fosse, longue d'une trentaine de mètres, versait en biais la clairière....

Nous avons dit que dans cette partie du terrain, les gardes ne mettaient jamais le pied, cet endroit des bois se gardant en quelque sorte de lui-même.

Ceux qui avaient préparé cette fosse avaient donc eu tout le loisir pour la creuser à leur aise.

Elle avait été recouverte d'un treillage de branches de sapin, formant une claie légère, sur laquelle une jonchée de bruyère la cachait à tous les yeux....

La terre avait été soigneusement répandue aux environs et couverte elle aussi de genêts coupés et d'herbes sèches.

Dans son élan, la pauvre Petite-Mai avait mis le pied sur ce clayonnage et ces bruyères incapables de supporter son poids, et elle était allée choir au fond de la trappe poussant un hurlement d'agonie.... suivi d'un second plus douloureux encore.

Les quatre gars étaient maintenant au bord du trou, aplatis, à plat ventre, sondant du regard l'ombre de sa profondeur.

Les yeux de Miston s'habituaient les premiers à cette obscurité.

—Oui,—dit-il,—je la vois dans le fond.... Elle est bien là !....

Michel demanda alors :

—Qu'est-ce que nous allons lui faire ?.... Nous n'allons pas la laisser là.... Elle finirait bien par s'en sauver.

Alors chacun donna son avis

Félix parla le premier :

—Faut ramasser sur elle un tas de bourrées, et puis y mettre le feu.... Ça la grillera, ça la rôtira... Et comme ça, elle ne viendra plus jamais jeter des sorts,—bons ou mauvais, ajouta-t-il en aparté,—et le pays sera purgé de la vermine....

—Faudrait mieux l'assommer à coups de cailloux,—fit Laurent.

—Pas tant d'affaires,—opina Miston,—nous avons des pelles et des pioches que nous avons laissées aux abords du terrier.... Nous n'avons qu'à nous mettre tous les quatre à remplir la fosse de terre.... Elle ne reviendra pas non plus.

Qu'on ne crie pas à l'exagération !

Ne se souvient-t-on pas de cette terrifiante cause criminelle qui s'est déroulée à deux pas de là, devant le tribunal de Romorantin.

Une vieille femme accusée de sorcellerie est brûlée vive par ses parents, ses proches, avec de la paille arrosée d'huile et de pétrole !....

La discussion commença, s'échauffant et menaçant de s'éterniser.

—Le feu,—insistait Mingat,—rien que le feu ! Le feu seul peut venir à bout de la vermine....

Le comblage de la fosse était très préconisé par Laurent et Miston....

Mais les deux autres leur répondaient par de victorieux arguments.

—Elle ne sera pas gênée de ressortir de dessous

terre, et le pays l'aura encore sur les bras à jeter partout des sorts.

—Des pierres !... des pierres !—criait Laurent en agitant ses grands bras et se baissant pour ramasser des roches.

—Non des bourrées,—clama Félix....

Tous s'arrêtèrent pour reprendre haleine.

—Buvons un coup !

Sur ce chapitre tous se trouvèrent d'accord, et le litre d'eau de-vie circula de bouche en bouche.

La discussion allait recommencer de plus belle, lorsqu'ils s'arrêtèrent terrifiés.

Un homme venait de se dresser devant eux, armé d'un fusil, d'une gibecière, leur criant d'une voix de stentor :

—Qu'est-ce que vous faites là !... Voulez-vous bien filer !... ou je vous dresse procès-verbal.

—Sauve qui peut !—cria Mingat tout le premier,—v'la les gardes....

Et les quatre misérables s'égrenèrent et disparurent isolément dans le bois.

Sans tourner la tête, épeurés ils s'enfuyaient à tire-d'ailes.

—Eh bien !—fit l'homme au fusil,—tout a parfaitement réussi.... Nous la tenons.... Et ils ont eu une peur atroce, ils m'ont pris effectivement pour un garde.

Et il ajouta :

—Vous pouvez venir maintenant. Il n'y a plus personne.

Alors de la taille voisine, deux formes humaines sortirent.

C'étaient l'horrible Henriette et Irma.

L'homme.... c'était Fabrice Dementières !....

—Ah !...—s'écria-t-il en s'essuyant le front, trempé de sueur malgré la gelée et avec un accent de haine longtemps couvée et enfin satisfaite,— nous avons eu de la peine.... mais, enfin, nous la tenons !....

Mlle Dementières, qui semblait un énorme oiseau de nuit dans ce bois solitaire, ajouta d'un ton aigre :

—Bon ! on la tient, mais il faudra faire en sorte de ne plus la lâcher....

Quelques légères explications sont donc nécessaires pour préciser la façon dont la pauvre Petite-Mai s'était laissée choir dans le piège préparé par Fabrice.

Lorsque, au milieu de la grange de Vernon, celui-ci avait trouvé la Doucine et Poiroux dans l'état que nous avons dit, la colère de Fabrice n'avait plus eu de bornes.

—Rien à tirer de ces brutes,—avait-il dit.

Puis son premier mouvement avait été de tomber dessus à coup de pieds, à coup de poing.

Mais Poiroux et la Doucine avaient été blessés, coupés à diverses reprises par des tessons de bouteille.

Fabrice se retint. L'état des deux alcooliques pouvait être très grave, car leur sang continuait à couler.

Des soins leur avaient donc été donnés, leurs plaies avaient été rapprochées et séchées avec du taffetas et du diachylum.

Mais cependant, pendant de longs jours, ils avaient été entre la vie et la mort. Imbibés d'alcool, les plaies avaient pris un aspect inflammatoire du plus mauvais augure.

Mais les proverbes ne mentent jamais : comme il y a un Dieu tout spécial pour les ivrognes, celui qui préside aux libations et à leurs suites avait veillé sur la Doucine et sur Poiroux.... et alors ils avaient commencé à se mieux porter, à guérir, à se remettre sur pied, ne demandant qu'à recommencer.

Mais Fabrice et sa sœur les tenaient de court et le cognac était serré de près.

Enfin, quand, grâce aux bons soins, à la nourriture saine et surtout à une sévère frugalité, Poiroux et la Doucine furent pleinement revenus à la santé, Fabrice jugea alors le moment venu de se servir de ses deux pensionnaires.

Avec eux, il s'en fut sur les lieux et étudia la place c'est-à-dire le Roncier et ses environs.

Et bientôt, sur la neige, il fut aisé de relever la nette empreinte du petit pied nu de Fleur-de-Mai.

—N'y a pas d'erreur,—fit Irma en désignant la marque du pied nu dans le frimas,..... —voilà par où elle passe.... Je reconnais bien son

numéro... Je l'ai assez vu de fois dans la boue, tout au bout de la Glandière.

Toute erreur était impossible.

Il s'agissait dès lors de ne pas laisser échapper Fleur-de-Mai.

C'est alors que Fabrice eut la diabolique inspiration de la chausse-trappe...

Pour sortir du Roncier, la Tiote suivait toujours le même chemin.

Elle traversait cette petite clairière très souvent et on avait apporté des pioches, et en quarante-huit heures lui, la Doucine, Irma et Fabrice lui-même ayant creusé la profonde tranchée, éparillaient la terre comme plus haut il a été dit, et recouvraient la fosse au fur et à mesure de clayonnages et de brindilles.

Les parois de la chausse-trappe avaient été taillées en retrait et on lui avait donné une profondeur telle que l'être le plus habile, après s'y être laissé choir, devait forcément y rester, se trouvant dans l'impossibilité d'en sortir sans qu'on lui vint en aide.

Mais les projets de Fabrice avaient failli être renversés par l'intervention inattendue de Félix Mingat.

Puis il s'était trouvé que la malheureuse Tiote, affolée par la fumée et les clameurs, était venue d'elle-même tomber dans ce piège, où elle était demeurée étourdie, en révélant sa cachette.

A cette heure, Fabrice et Henriette la tenaient enfin, et ils ne pouvaient croire à tant de bonheur.

Ils savouraient lentement leur joie, sans se presser.

Non ! réellement ! c'était un instant de trop parfait bonheur pour le gâter par une précipitation quelconque.

Irma s'était penchée à l'orifice du trou, et à travers l'obscurité elle montrait le poing à sa victime.

— Ah ! tu nous as fait assez courir, gueuse ! Mais je te ferai payer tout ça en gros...

La pauvre martyre était rencoignée dans l'un des angles.

De tous ses membres, elle tremblait, éperdue... Oh ! elle avait bien vite reconnu la voix de ses bourreaux !

Elle leur appartenait désormais, sans réserve, sans conteste, sans défense, et personne au monde ne pouvait plus venir à son aide.

Aussi la plus profonde des désespérances s'était-elle emparée du pauvre être.

Elle demeurait là, anéantie, attendant la mort, résignée, l'appelant dans le fond de son âme, pour éviter les bien plus cruelles tortures auxquelles ses bourreaux la réservaient.

Henriette se sentait tellement heureuse du couronnement de l'entreprise, que les intenses morsures du froid, qui piquait cette nuit-là, n'avaient point prise sur elle.

Néanmoins par ce clair de lune la gelée était tellement forte qu'elle dit à son frère :

— Mon bon Fabrice, ça pince durement, je crois que malgré ma douillette, je vais, si cela continue, m'enrhumer.

— J'attends les deux autres qui font le guet... Il faut que nous les ayons vus et congédiés avant d'agir... Ils n'ont pas besoin de savoir ce que nous allons faire ici.

C'était parfaitement raisonné et Henriette approuva pleinement son frère.

Fabrice porta un sifflet strident à ses lèvres et bientôt après, la Doucine sortit d'un côté de la taille, tandis que Poiroux se montrait d'un bout opposé.

— Eh ben !... — fit la femme, — que que c'est que tout ce raffut que nous avons entendu dans le bois.

— C'était elle qui faisait son sabbat, — répliqua Fabrice.

La Doucine hochait la tête.

— Vous voyez bien que c'est du mauvais monde que ces bestiaux là !...

— Et pis, après ? — demanda Poiroux.

La Doucine s'était approchée du trou et ses yeux de nyctalope lui avaient promptement révélé la présence de la pauvre Mai au fond de la fosse.

— Oh ! — c't'affaire, — fit-elle en sourdine, — elle est là-dedans !...

— Chut !... — répliqua Fabrice, — il faut la laisser... parce que si on l'excitait trop, elle pourrait nous faire du mal...

— Oui ! elle pourrait devenir très méchante, — appuya Henriette, — et alors, gare les mauvais sorts.

Poiroux et la Doucine, d'ailleurs, ne demandaient plus qu'à partir. Le voisinage si rapproché de la Fade-Grise leur inspirait une invincible répulsion.

— Allons ! — fit Fabrice — en sortant un louis de sa poche, vous avez été bien sages, vous avez fini par faire ce que nous voulions, ma sœur et moi, voilà encore vingt francs... Je vous engage seulement à tenir vos langues... Parce que si l'on savait que vous avez passé une nuit dans les bois de Rivaude et que vous avez été deux jours auparavant occupés à creuser un grand trou, je ne sais pas si on vous en ferait un bon procès...

— Ben non ! ben non !... qu'on n'en parlera pas, — fit la Doucine, — ça n'est les affaires de personne... pas vrai... Allons... nous tirons de notre côté, bonsoir monsieur, mam'zelle et la compagnie.

Et se tournant vers Poiroux elle ajouta :

— Vous venez, not'maitre ?

Poiroux était tiraillé par deux attractions bien différentes et toutes contraires...

Il avait bien le désir de filer au plus vite, ayant été pendant tout le temps qu'il était demeuré à Vernon sévèrement tenu à la portion congrue.

Mais d'un autre côté, il aurait bien désiré savoir ce que Fabrice Dementières, Henriette et Irma allaient "manigancer" avec la Fade-Grise. Ça l'intriguait au plus haut point.

Aussi, quand il se fut éloigné à une certaine distance, en compagnie de la Doucine, dit-il à celle-ci :

— Qu'est-ce qu'il veut faire ?...

— Ça vous regarde-t'y, not'maitre ?

— J'veux voir...

— Laissez les donc tranquilles... Ces bourgeois, ça vous a des idées...

— Ben non ! J'veux voir... Et pourtant, j'ai joliment soif...

Et tout en parlant, Poiroux ralentissait son allure, malgré les pressantes objurgations de sa compagnie.

Ce que faisaient les bourreaux de la Tiote ?

Oh ! une chose horrible.

Irma s'était laissée choir dans le trou et lui avait mis la main sur l'épaule.

La Petite-Mai, en frissonnant, avait poussé un gémissement douloureux.

— Là, — dit Irma à voix basse à Fabrice et à Henriette, — je la tiens !... Passez-moi un mouchoir d'abord... les cordes ensuite

Et elle se mit à baillonner la Petite-Mai et à la ligoter avec des précautions infinies.

Quand la malheureuse, qui ne se défendait même plus, fut incapable de bouger, Irma appela M. Dementières à son aide.

— Passez moi la grosse corde maintenant, — demanda-t-elle.

Cette corde, elle la glissa sous les bras de la Tiote, réduite à l'état de masse inerte.

Cela fait, à l'aide de cette même corde, elle remonta, sortant aisément du trou.

Puis alors elle et Fabrice hissèrent à la vigueur de leurs biceps et Fleur-de-Mai sortit de la fosse à son tour, tandis qu'Henriette allait quérir la carriole et le bidet attaché à une courte distance.

L'expédition avait pleinement réussi.

La malheureuse Fleur-de-Mai était reprise.

Deux heures plus tard elle était réintégrée à Vernon.

— Là ! ma gueuse ! — lui dit Irma en lui mettant le poing sous le nez — Quand tu sortiras d'ici il fera plus qu'il ne fait.

* * *

Nous reviendrons maintenant à la ferme de la Batterie.

Les jours qui suivirent furent des jours de méchante humeur pour maîtresse Fortier...

Le père Fortier non plus n'était pas dans ses bonnes...

Mingat avait parlé...

Lui et ses camarades se vantaient d'avoir purgé le pays de la "vermine."

— Il n'y aura plus de bons sorts ni de mauvais sorts, — disait-il en triomphant devant Victor qui se tenait à quatre pour ne pas lui sauter à la gorge.

La mauvaise humeur de maître et de maîtresse Fortier avait une raison toute simple. Le lendemain de l'expédition du Roncier, à un moment où tout le monde était sorti de la ferme, sauf la mère de Victor, Félix Mingat était subrepticement rentré dans la grande chambre et s'était planté devant sa maîtresse, prenant son air le plus doux, le plus humble, et tournant son chapeau entre ses doigts.

— Tu as quelque chose à me dire, Félix, — lui avait naturellement demandé sa maîtresse.

— Ben oui, — répliqua Félix. Ben oui... Parce que j'en ai gros sur le cœur...

— Gros de quoi ?...

— De ce que vous m'en voulez, not'maitresse.

— Je ne t'en veux point, mon garçon ; seulement je ne veux pas non plus que tu sois toujours après mon feu, comme tu es à présent.

— Ah ! not'maitresse ! ne croyez pas que je sois après Victor... Si je lui cherche parfois chicane, croyez le bien, allez, c'est pour son bien.

La mère Fortier dressa l'oreille.

— Pour son bien ? — reprit elle.

— Oui... pour son bien et le vôtre avec... et celui de maître Fortier qui est un si brave homme que j'aime comme s'il était mon père.

— Et quel bien veux-tu nous faire, mon garçon ?

— Ah ! je vas tout vous dire, parce que j'en a gros sur le cœur... Eh bien ! ça me fait tout plein de peine, oh ! mais là tout plein, en songeant que vous vous êtes mis dedans... tous les jours, l'un z-et l'autre.

— Comment ! mis-dedans !

Et la mère Fortier, qui n'était qu'un brin patiente, commença à rougir de colère.

Et, après un temps, elle reprit :

— Félix Mingat, je vas te dire une chose... Tu feras bien de tenir ta langue et de veiller sur tes propos, parce que Victor, retiens bien ça, est incapable de mettre quiconque dedans, à commencer par son père et sa mère.

Félix prit l'air le plus étonné.

— Eh ! qui vous parle de ça, notre bonne maîtresse !... Il n'y a pas un seul de mes cheveux qui pense ça de Victor... Ça n'est pas de lui qu'il s'agit... Oh ! je sais tout aussi bien que vous qu'il n'a nullement le désir de vous contrarier et de vous désobéir... Ça n'est pas lui... Mais c'est cette fille de rien ! La Reynette, une éhontée qui traîne toujours ses côtes après lui... Alors, dame, que voulez-vous qu'il fasse, not'maitresse... C'est de son âge, la fille est jolie... il se laisse en conter, elle lui fait croire tout ce qu'elle veut...

— Tu les as vus ensemble ? — demanda la Fortier dont la colère allait grandissant.

— Si je les ai vus ! mais tous les jours, comme je vous vois... Faut être aveugle pour ne point s'apercevoir de leur commerce.

— Ah ! ils se voient tous les jours !... ils se voient tous les jours ! — grommelait la mère de Victor, — c'est bon à savoir. Et la première chose que je vas faire d'abord, c'est de prévenir Fortier.

— Ah ! vous pouvez ben le prévenir, not'maitresse... Ça n'y fera rien, elle est enragée après Victor, cette fille-là !...

La perfide trahison de Félix Mingat devait encore aller plus loin, car le misérable ajouta :

— Et encore, ça n'est pas qu'qu'chose de joli que Reynette, car, je puis ben le dire, si j'avais bien voulu, elle aurait ben causé avec moi... Aussi elle m'en veut, elle est capable de dire les mille-z-horreur de votre premier valet... Voilà pour-quoi aussi je voulais vous prévenir, parce qu'elle ne se gênera pas pour en raconter sur mon compte...

La mère Fortier n'était point assez sottise pour ne pas faire la part des exagérations de Félix Mingat, mais une chose dominait toutes les autres... Reynette était amoureuse de Victor, et Victor, de son côté, se laissait embobiner par cette fille et ne songeait qu'à elle.

Or, les Fortier avaient en vue un riche parti pour leur fils, et l'ingérence de Reynette déjouait toutes leurs combinaisons.

— Va à ton ouvrage, — fit la maîtresse de la Batterie à son premier valet, — et ne t'occupe plus ni de Victor ni de Reynette. Je te remercie de nous avoir prévenus ; c'est à nous de prendre nos précautions. La Reynette aura de mes nouvelles... Et si elle ne marche pas droit, c'est moi qui irai

trouver sa mère et lui parlerai entre quatre-yeux.

Félix se retira en se frottant les mains.

—Reynette va avoir de l'agrément,—se répétait le méchant drôle.

Quant à la mère Fortier, elle s'en vint trouver tout droit son mari, occupé à remmancher une serpe :

—Ecoute, Fortier,—commença t-elle,—j'en apprends de belles sur Victor et cette Reynette des Buteaux, que Dieu confonde... Paraît qu'elle est tout le temps à traîner ses jupes après lui...

—Je m'en doute ben,—répliqua Fortier en hochant la tête,—mais que veux-tu y faire, femme... Ce que le diable veut, va ! il le veut bien.

Maîtresse Fortier plaça du coup ses poings sur ses hanches...

—Comment ! ce que je veux y faire ?... Mais tu me couches par terre, toi, Fortier, avec ta tranquillité... Ce que je veux y faire ! Je n'ai jamais entendu pareille horreur !... Ce que je veux y faire ! Mais je veux les empêcher de se voir ! de se parler !...
—Le moyen ?...
—Ah ! mais je le trouverai, moi, le moyen, et ça ne sera pas long... Tu peux y compter...
—Fais ce que tu voudras... Mais si Victor l'a dans la tête...
—Il l'en sortira... un peu vite.
—Ma femme, il est trop grand pour qu'on le batte, et nous ne frappons guère nos enfants, nous autres...
—Bien sûr que ni toi ni moi nous n'avons envie de frapper mon garçon ; mais il y a d'autres moyens...
—Eh bien alors ?...
—Il faut trouver autre chose...
—Trouve le !
Et le père Fortier se remit à remmancher sa serpe, en ayant l'air de dire à sa femme :

—De ce coup là, laisse-moi tranquille...

Mais la mère Fortier était têtue.

—Eh bien ! sais-tu ce que tu devrais faire, mon homme... Pendant tout ce temps de neige, tu n'as pas besoin de Victor. Il ne te sert de rien, et les garçons c'est comme les filles, quand ils restent là des heures et des heures les bras croisés, ça n'est bon qu'à leur noircir le cœur et la tête... Eh bien ! moi, à ta place, je l'enverrais passer jusqu'à la fin de la neige à Ménétréol chez son oncle, ça le changerait d'air, et ça lui donnerait le temps d'oublier cette fille...

—J'veux ben ! j'veux ben !—fit Fortier en secouant la tête,—mais ça m'étonnera bien si ton moyen réussit. Enfin, on peut toujours envoyer le garçon à Ménétréol.

—Ça sera toujours ça, et si la chose ne réussit pas, je trouverai un autre moyen.

Et la mère Fortier se mit en devoir de chercher son fils... Elle n'alla pas loin.

Au coin de la ferme deux formes humaines, très rapprochées l'une de l'autre, attirèrent son attention.

Ses yeux ne la trompaient point !
Jour de Dieu ! C'était bien le garçon de la mère Fortier avec la fille des Bataux...

Depuis le dernier rendez-vous, le père Fortier avait toujours trouvé le moyen d'empêcher son fils d'aller à l'affût...

C'était le vétérinaire qu'il fallait aller quérir, des laines qu'il fallait envoyer au chemin de fer.

Et toutes ces courses en carriole s'exécutaient dans la soirée.

Tant et si bien que Victor, qui n'osait pas débouvier à son père, n'avait pas eu un instant pour pouvoir dire deux mots à Reynette.

Pauvre Reynette, elle était bien à plaindre... C'était vainement qu'elle se rendait le soir adresser son offrande à la Fade-Grise.

Disparue la Fade !... Evanouie !... L'offrande, un matin, avait été retrouvée intacte.

Un second jour, il en avait été de même et Reynette y avait renoncé.

Oh ! il ne faut plus y compter,—disait elle en sanglotant...—Elle est partie !... Elle ne me jettera pas un bon sort... Et Victor !... Victor en épousera une autre.

Et dame les sanglots allaient leur train.

Oh ! Félix Mingat pouvait se féliciter, ses perfidies, ses intrigues réussissaient pleinement.

Enfin, n'y tenant plus, Reynette avait pris son courage à deux mains...

La faim fait sortir le loup du bois,—dit le proverbe.

La faim d'amour, la faim de tendresse, fait également sortir les amoureux...

La montagne ne venait pas à Reynette, Reynette s'en fut à la montagne.

C'est à dire qu'elle se rapprocha de la ferme de la Batterie et vint rôder autour.

Il y avait justement à la ferme un petit pastour que Victor ne brutalisait jamais et qui lui était très attaché.

Reynette, tout en tournant et retournant, finit par le rencontrer.

—Eh ! Lucas,—lui cria-t-elle,—tandis qu'il conduisait une bande d'oies, à gauche et à la main... Eh ! Lucas !... va dire à Victor que je l'attends aux trois chênes...

Et elle glissa une pièce de deux sous dans les doigts du petit Lucas...

Lucas aurait tout de même fait la commission sans la pièce, mais les dix centimes lui donnèrent des jambes...

Cinq minutes plus tard, Victor était prévenu et il s'empressait d'accourir...

Ah ! dame, abrités par les trois chênes, les deux amoureux s'en racontèrent... Et ils en avaient si long à se dire.

Reynette, tout d'abord, éclata en reproches.

De doux reproches, la pauvre petite, et qui n'avaient rien d'amer.

Elle disait à Victor combien sa faiblesse la rendait malheureuse, combien pendant tout ce temps les heures lui avaient paru longues, et combien aussi elle les avait comptées.

Et puis la subite disparition de la Fade-Grise sur laquelle elle comptait tant... disparition qui était pour l'amoureuse un si désespérant présage.

Victor, tout joyeux de se sentir si pleinement aimé, faisait à Reynette les serments les plus tendres... Il l'adorait... Il n'aimait, n'aimerait jamais qu'elle... Elle serait sa femme ! Il en prenait le ciel à témoin.

Et patatras !
Voilà la mère Fortier qui apparaît et qui pousse de toutes ses forces le plus glapissant mais aussi le plus tyrannique des "Victor !", lequel cri résonna aux oreilles des deux coupables comme les trompettes de Jéricho.

—Victor !—répéta une seconde fois maîtresse Fortier sur un ton qui n'admettait pas de réplique,—rentre à la maison et tu m'y attendras... Moi j'ai à causer avec Reynette.

Rendons cette justice à Victor qu'il eut le courage de protester.

—Ma mère !—commença t-il.

La mère Fortier l'arrêta du geste.

—Je n'ai rien à te dire pour l'instant,—répliqua-t-elle.—Je te dis d'aller m'attendre à la maison... voilà tout... Tu m'as compris... file...

—Mais maman...
—Faut il que j'appelle ton père ?
Celle fois, Victor se mit résolument devant sa mère en lui disant :

—Ma mère, j'ai le droit d'entendre ce que vous allez dire à Reynette.

Maîtresse Fortier se trémoussa dans tous les sens.

—Je n'ai pas envie de la manger, ta Reynette... Je veux lui parler de femme à femme... Tu nous le permettras bien, je pense.

Reynette crut à cet instant de son devoir d'intervenir.

—Allez ! Victor ! allez !—dit la pauvrete à son fiancé.—Ne contrariez pas votre mère... Allez l'attendre à la maison, comme elle vous dit de le faire... Allez !... allez !...
Le cœur bien gros, Victor céda et se dirigea la tête basse vers la ferme.

Reynette, de son côté, s'était mise à pleurer à chaudes larmes.

Et avec ces sanglots, la colère de la mère Fortier tombait...

Elle était arrivée furieuse sur les deux amoureux, et peu à peu elle se refroidissait comme glace.

Ne se souvenait-elle pas à cet instant qu'elle

aussi, elle avait passé par ces angoisses dont le spectacle se déroulait devant elle ?

Il y avait bien des années de cela...

C'était elle qui possédait le bien, qui devait avoir une grosse dot pour le pays, et, à son actif Fortier ne pouvait présenter grand'chose.

Et les parents ne pouvaient se mettre d'accord.

Le père et la mère de la jeune fille lui défendaient carrément de parler à ce gueux de Fortier qui n'avait ni sou ni maille, un va-nu-pieds, un enjôleur, qui n'en voulait qu'à son argent.

Et tous les jours, elle était condamnée à entendre injurier et mépriser celui qu'elle avait choisi entre tous.

Elle avait tenu bon... A son appel et dans ses mains, la force d'inertie devenait le plus puissant des leviers.

Courbant la tête, elle avait laissé passer l'orage.

Puis un oncle de Fortier était mort, et ça avait arrangé bien des choses, car il laissait à son veuf un petit bien.

Mais, en même temps qu'elle se radoucissait la mère Fortier n'en devenait que plus dangereuse, nous pouvons le dire, plus terrible.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

Vous Portez

Un droguier complet dans votre poche, avec une boîte des Pilules d'Ayer. Comme elles agissent directement sur l'estomac et les intestins, elles agissent indirectement sur chaque organe du corps. Quand l'estomac est dérangé, la tête affectée, la digestion décline, le sang s'appauvrit et vous devenez une victime facile de n'importe quelle maladie régnante. Mlle. M. E. Boyle, de Wilkesbarre, Pa., exprime toute la vérité en ces mots : "Je ne me sers d'autre médecine que de celle des Pilules d'Ayer. Elles sont tout ce que l'on peut avoir besoin, et juste la chose pour épargner son argent dans les mémoires des médecins."

Voici un exemple

D'un Médecin

qui avait perdu sa pharmacie portative, mais qui ayant avec lui un flacon des Pilules d'Ayer, se trouva entièrement équipé.—Le Dr. J. Arrison, de San José, Cal., écrit :

"Il y a trois ans, par le plus grand des hasards, je fus forcé, à vrai dire, de prescrire des Pilules d'Ayer pour plusieurs hommes malades parmi un parti d'ingénieurs dans les montagnes de la Sierra Nevada, ma pharmacie portative ayant été perdue en traversant un torrent. Je fus surpris et enchanté de l'action des Pilules, tellement, en vérité, que je fus amené à en faire un autre essai, aussi bien que de votre Pectoral-Cerise et de votre Salsepareille. Je n'ai que des louanges à vous offrir en leur faveur."

Le Dr. John W. Brown, d'Oceana, W. Va., écrit : "J'ordonne des Pilules d'Ayer dans ma pratique, et les trouve excellentes. J'insiste pour leur usage général dans les familles."

Le Dr. T. E. Hastings, de Baltimore, Md., écrit : "Les Pilules d'Ayer contrôlent et guérissent les maux pour lesquels elles sont désignées : une preuve excellente de leur efficacité. Elles sont le meilleur cathartique et le meilleur apéritif que l'on puisse se procurer."

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

UN CHEF DE POLICE

Il n'y a pas une corporation plus exposée à souffrir des intempéries que la police. Mais comme exemple de la manière avec laquelle ils se sont débarrassés de leurs maladies, on cite ce qui suit : Green Island, N. Y., E. U. A., 11 février 1889 : " Je souffrais de névralgies dans la tête, mais j'éprouvai un soulagement instantané après une seule application d'Huile de Saint-Jacob, qui m'a guéri. E. P. Bellingier, chef de police. "

AVIS AUX MÈRES.—Le " sirop calmant de Madame Winslow " est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin " s'épanouit comme un bouton de fleur. " Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les genives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

UNE SÉRIE D'EXPERIENCES

Il y a quelques années, M. le Dr Bouchard, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, fit connaître une série d'expériences dont les résultats, féconds pour l'art de guérir, furent très favorablement accueillis dans le Monde médical. Il établit, en effet, d'une manière incontestable que la créosote de goudron de hêtre était le plus sûr remède des maladies de poitrine des toux anciennes et opiniâtres, de la bronchite chronique, des rhumes négligés, toutes maladies qui jusqu'alors avaient résisté à des médications multiples.

Se basant sur les magnifiques données de ce savant professeur, M. le Dr Morin a joint à la Créosote de Hêtre la Glycerine qui a pour effet de diminuer son acreté et d'ajouter à cette combinaison un produit doux et bienfaisant. Depuis plusieurs années que le Vin à la Créosote de Hêtre est en vente grand nombre de patients lui doivent la santé et la vie. Ce Vin est vendu par MM. Lyman, Knox & Cie, 376 rue Saint-Paul, et dans toutes les pharmacies.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies là, le " Régulateur de la Santé de la femme " et un " Ferme Pourous Plaster " du Dr Lari vière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal chez : Dr J. Leduc Picault et Contant Laviolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vend et partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Lari vière, Manchester

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successeur de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
Architecte et Mesureur
87, RUE SIE-CATHERINE
Entre les rues Delorimier et Parthenais
Montréal



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉVRALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO. DOULEUR URSALE. TIC DOULOUREUX MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS MAUX DE GORGE ENROUEMENT. ENGELURES. ENTORSES. FOULURES. CONTUSIONS. BRÛLURES ETC.
En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

Voitures d'Enfants !

EN JONC, BAMBOU, etc., depuis \$6.50 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. Escompte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON
Meubles et Literies
652, RUE CRAIG, MONTREAL

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c ; Circassienne, valse, G. Marsailhou, 20c ; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c ; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c ; Marionette, polka, F. Behr, 20c ; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c ; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c ; Marche Fantastique, A. Latour, 15c ; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c ; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c ; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c ; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c ; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c ; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c ; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué
11c. pour les morceaux de 10c.
J. G. Yon,
1898 rue Sainte-Chatherine.

G. MANN
ARCHITECTE
New - York Life Building
Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820

MAISONS RECOMMANDÉES

(NEW-YORK)
Hôtel Lantelme
Union Square.—Maison Française de 1ère ordre.—Prix modérés

RI MOUSKI
Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

TROIS-RIVIERES
N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Merinos à Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE
JOSEPH DUERRSNE Propriétaire

SOREL
HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop

MONTREAL
RESTAURANT OCCIDENTAL
121, rue Vittré, Montréal

GEORGES CHARTRAND
1634, Notre-Dame
Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT - JACQUES - 180
Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur 4e plancher Chambre 3 et 4

ECOLE
De dessin et de peinture

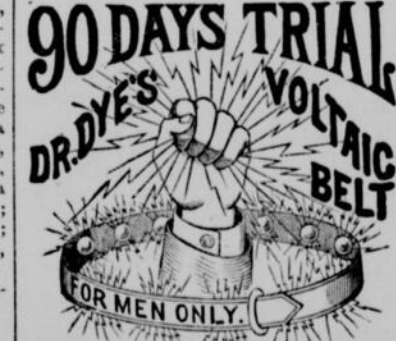
Cours d'après nature et d'après l'antique
Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.
E. LEFEUNTIN,
Artiste-peintre,
No 62, rue St-Jacques, Montréal



HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.
NOTICE
AUTOGRAFH
OF
Stewart Hartshorn
THE GENUINE
HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.



90 DAYS TRIAL
DR. DYE'S VOLTAIC BELT
FOR MEN ONLY.
And ELECTRIC SUSPENSORY APPLIANCES are Sent on 90 Days Trial
TO MEN (young or old) suffering with NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Quick and Complete Restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD. Also for RHEUMATISM, all KIDNEY TROUBLES and many other diseases. THE BEST ELECTRIC APPLIANCES ON EARTH. Full particulars sent in PLAIN SEALED ENVELOPE. Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

Colonne Carsley

LE SAVEZ-VOUS ?

Nous Vendons des Chaussures !

S. CARSLY.
Rue Notre-Dame

Portez toujours les meilleures. Elles sont meilleur marché.
Nous venons de recevoir un envoi considérable de chaussures de la célèbre maison
F. PINET, Paris, France

les plus belles chaussures du monde. Chaussures bronze, chaussettes en kid, chaussettes en kid dépoli, prunelle avec boutons dessus, chaussures avec semelle en liège faites à la main et toutes pour les dames.

S. CARSLY,
Rue Notre-Dame

POSITIVEMENT GARANTIES

Nos Chaussures à \$1.96 avec boutons pour dames, aussi bonnes que les meilleures chaussures vendues à \$2.50 sur le marché.

S. CARSLY.
Rue Notre-Dame

LA RAISON ! LA RAISON !

Nous avons acheté une quantité exceptionnelle à 35 pour cent moins que le coût de la confection d'un grand fabricant de Montréal. C'est une perte pour lui et un gain pour vous. C'est donc le temps de profiter des bons marchés.

S. CARSLY.
Rue Notre-Dame

EVITEZ-LES !

EVITEZ QUOI ?

EVITEZ LES BROQUETTES !

Pour faire la forme d'une chaussure les fabricants s'accordent à dire que les broquettes sont nuisibles au cuir et souvent nuisibles pour les pieds.

Nous avons les plus belles lignes de chaussures américaines d'où vous pouvez choisir ; elles sont faites sans broquettes ; toutes les formes, tous les genres et à tous les prix.

S. CARSLY,
Rue Notre-Dame

A PROPOS DE CHAUSSURES POUR HOMMES

Mais comment faire connaître aux hommes que nos chaussures en cuir de Cordon de \$3 sont aussi bonnes que celles vendues ailleurs à \$4.00.

Achetez-en une paire, vous épargnez \$1. Portez-les un mois, deux mois ou quatre mois, si vous n'êtes pas satisfaits on nous a trompés.

Nous les faisons bien, pouvons-nous faire plus.

VALISES A L'EPREUVE DES MITES !

Les valises les moins chères sur le marché chez

S. CARSLY.
Rue Notre-Dame

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOLEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

S. CARSLY

Nos 1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775 et 1777
NOTRE-DAME, MONTREAL

Tel. Bell 2520. Fédéral 553.

PACIFIQUE CANADIEN

Autour du Monde

Excursions autour du Globe

"L'EMPERESS OF JAPAN" partira de Liverpool pour Hong Kong vers le 10 juin 1891. A Hong Kong il prendra sa place dans la ligne trans-Pacifique, pour laquelle il a été construit, faisant voile par voie de Yokohama à Vancouver, le terminus du chemin de fer canadien du Pacifique.

Dans son voyage à Vancouver, il fera escale à Gibraltar, Naples, Port Said, Suez, Colombo, Signaforo, Hong Kong, Shanghai, Nagasaki, Kobe et Yokohama, restant une jour née à chacun des ports ci-dessus nommés.

Pour ce qui a rapport à ce voyage, des billets "Autour du Monde" seront délivrés, y compris le choix des lignes de vapeurs voyagent par l'Atlantique, ainsi qu'un voyage par voie ferrée sur le Pacifique Canadien, allant du Pacifique à l'Atlantique.

Le prix de ces voyages, y compris la nourriture et le coucher, est de \$600. On peut, en s'adressant à n'importe lequel des bureaux du Pacifique Canadien, se procurer un itinéraire et toutes informations quand aux arrêts, etc.

Les personnes intéressées à l'excursion ci-dessus, et qui désirent avoir d'autres informations, pourront se procurer des pamphlets qui les renseigneront complètement, en s'adressant au N° 266 rue Saint-Jacques, à la gare de la rue Windsor et à la gare Dalhousie, ou en écrivant à

D. MCNICHOLL,
Agent Gen. des Pass.
WM F. EGG,
Agent des passagers du District, Montréal
D. MCNICHOLL,
Agent général des passagers.

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos
HARDMAN, de N.Y., et MANHALL &
WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.
Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre.
Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et
Dorchester, Téléphone 106
Bassin Wellington, en face des
Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

GUERISON PROMPTE
DES
REUMES ET DES BRONCHITES
PAR LE
SINOP DE TÉRÉBENTHINE.
N. B.—Demandez-le toujours comme
suit, *Sinop de Térébenthine du Docteur*
Lavolette.
En vente chez tous les pharmaciens.
50 cts le Flacon.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE

POITRINE PARFAITE

PAR LES

POUDRES ORIENTALES

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTE !

LES POUDRES ORIENTALES sont l'heureuse Association des médicaments les plus actifs pour donner à la femme ce développement et cette fermeté des formes de la poitrine qui constituent la véritable beauté, et pour guérir radicalement la Dyspepsie, la Constipation, l'Anémie, les Faiblesses d'estomac, les Pâles couleurs, les Fluxus blancs, etc., en un mot tous ces états de Langueur, d'Amalgissements et d'Épuisement nerveux, auxquels les tempéraments sont, de nos jours, trop fatalement prédisposés.

LES POUDRES ORIENTALES donnent au corps la santé et la beauté en fortifiant le système, en développant les muscles et en refaisant le squelette.

C'est le rénovateur souverain. C'est le remède de tous, mais c'est surtout grand remède de la femme et de l'enfant, favorise la formation des jeunes, guérit et exempte la femme des maladies inhérentes à son sexe, et par son emploi régulier, les enfants grandissent beaux et forts.

LES POUDRES ORIENTALES sont employées dans le monde aristocratique de toute l'Europe, et principalement chez les peuples d'Orient, où les femmes se distinguent par leur santé et leur grande beauté des formes.

Voici ce qu'en dit le principal journal de médecine de Paris :

"LES POUDRES MERVEILLEUSES, ce grand remède Oriental, découvert par eux il y a près d'un siècle, et qu'un entrepreneur chimiste parisien à tout récemment introduit ici sous le nom de POUDRES ORIENTALES, ont atteint une vogue extraordinaire dans le monde aristocratique. Les médecins les plus à la mode parlent hautement des propriétés étonnantes de ces poudres".

LES POUDRES ORIENTALES son brevetées pour les deux continents, et les principaux laboratoires sont à Paris, Londres et New-York.

Pour éviter les contrefaçons, exigez sur chaque boîte la signature de la *Cie des Poudres Orientales*.

UNE BOITRE, avec notice..... \$1.00
SIX BOITRES, avec notices..... \$5.00

Si vous ne trouvez pas les POUDRES ORIENTALES chez votre pharmacien, elles vous seront expédiées *gratuitement* et bien emballées sur réception du prix, adressé à

L'Agence des Poudres Orientales

BOITE-POSTE 694, MONTREAL

DEPOT GENERAL POUR MONTREAL

L. A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Sainte-Catherine



La Chevelure, c'est la Santé!

Le REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLES. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE est une lotion douce et rafraichissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire.
No 1540 Rue Ste-Catherine, Montréal



ONZIEME TIRAGE MENSUEL, LE 13 MAI 1891

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. K. LEFEBVRE, Garant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
122 rue St-Laurent

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE
Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

L. J. Bourgeois
J. J. Early

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
P. M. Larnaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.
MARDI, 12 MAI 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 sont.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

99 PRIX DE \$100 sont.....	99,000
99 PRIX DE \$100 sont.....	99,000

134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$5
Dixièmes \$2 ; Vingtièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
aux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS, La

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par le Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 18 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

Une Grande Activité

Règne dans les départements d'articles de soirée. Prévoyant la grande demande pour ces articles à l'occasion des représentations données par Mme Sarah Bernhardt à Montréal, nous nous sommes préparés en conséquence, et nous pouvons offrir les plus hautes nouveautés en usage pour toilette de soirée.

NOS FRILLINGS CHIFFONS
N. ir et blanc, Rose pâle,
Héliotrope, Bleu pâle,
Crème, Blanc.

NOS RUBANS POUR LE COU
Avec passés, Or, Bleu pâle, Rose pâle,
Crème, Blanc, Noir, Nive et Pourpre

ORNEMENTS POUR LES CHEVEUX
Avec pierres de couleur,
Avec brillants, etc.,
Or et argent, etc.

Gants en soie (longueur du bras).
Nuances pour soirées.
Gants en kid, (longueur du bras).
Nuances très pâles.
Jabots en dentelle, tous les styles.

RUBANS toutes les nuances, tous les prix. CREPE DE CHINE, nuances nouvelles, quali extra. CHALES EN SOIE spécial pour orfra, nuances très nouvelles. DENTELLES BIJOUX, un choix magnifique.

Pour articles de soirées et autres venez chez

JOHN MURPHY & CIE
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

Etablie en 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants: Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française, Glycerine. Colles fortes. Huile d'Olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue.

Henri Jonas & Cie
10, rue de Bresolles
Montréal

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand Tronc, à Montréal ou à notre représentant

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building,
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

**GRANDE REOUVERTURE DE
L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS**

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chabouilles

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastre pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chabouilles

27851



**LE
Johnston's Fluid Beef**

Le soutien des infirmes et des personnes âgées. Il possède des propriétés fortifiantes et étonnantes

Nouveautés du Printemps !!

J. R. Bourdeau

IMPORTATEUR des célèbres Chapeaux Marsland & Co., Christy & Co., Woodrow, Sinton & Torkinson, Lincoln & Bennett, etc.—97, RUE ST-LAURENT

LA SURDITÉ

GUERI CHEZ SOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rev. D. H. W. Harlock, du Presbytère écrit: "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre et qui m'a rendu le service le plus signalé." Franco 10 centimes—M. Raymond & Cie., éditeurs, 36, rue des Martyrs, Paris (France).

Le remède de Piso pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

CATARRH

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédié affranchi à toute adresse contre paiement de \$0, vous. K. T. Haastine, Warren, P., E. 17 de l'A.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,982 37
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES
GEO TUCKER NA PAS
D'EGALE POUR LES COULEURS DES REINS
L'AMIE DES DAMES

SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST GARANTI DE GUERIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE

ARRAPAHOU
GEO DU CER
BAUME DES MONTAGNES VERTES
DE GEO TUCKER, POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

\$5,000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MÉDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.

N'OUBLIEZ PAS DE DEMANDER LES PETITES PILULES POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE & GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE, CONSTIPATION ETC 12 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER

LYMAN, FILS & CIE PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL. 429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS

Elixir Resineux Pectoral



Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'Elixir Resineux Pectoral, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Pouxmons.

De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation.

A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant:

Montréal, 27 mars 1889.

Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Resineux Pectoral, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des pouxmons en général.

N. FAFARD, M. D.
Professeur de chimie à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centimes la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroides, etc., réputés incurrables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres. Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents). ALFRED LIMOGES, Saint-Kustache, P. Q.

PILULES

DU DR WILLIAMS

ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

NE SONT un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique reconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vicieuses qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier que les travaux excessifs, les fatigues, mentales, la maladie, les excès et les indiscretions de toutes sortes ont épuisés.

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50 la boîte), en s'adressant, THE DR. WILLIAMS MED. CO., Brookville, Ont.